

PIERRE BLANCHAR
Photo S.I.F.

A TRAVERS LES STUDIOS FRANÇAIS, exclusivité au "FILM"

HOLLYWOOD VU DE PRÈS, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

"LE VISITEUR", avec Pierre Fresnay et Simone Sylvestre

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO : La Discothèque de Radio-Canada - Les annonceurs de CBF en pantoufles - Échos

INVITATION

L'air est pur, la route est large, le soleil est radieux. Que faut-il de plus comme invitation au voyage ? Le rationnement de l'essence est chose du passé et les nouvelles voitures nous sont revenues... Décidément, rien ne manque ! En lisant ces lignes il y a deux ou trois ans, Marguerite Chapman elle-même eût cru rêver. Oui, qu'on se réjouisse, ce n'est plus un rêve mais bien une réalité que la perspective d'une randonnée à la campagne en automobile. Et, par surcroît, il semble cette année que les tailleurs se sont surpassés pour conférer une note nouvelle et joyeuse à l'élégance printanière. Miss Chapman nous en donne ici une bien séduisante démonstration, elle qui a bien voulu poser devant le photographe au moment même où elle s'apprêtait à partir dans le vert paysage pour saluer la saison nouvelle. Bien que silencieuse, cette photographie est une vivante, une éloquente invitation au voyage.



AU VOYAGE



MONTREAL,
JUIN 1947
28e année, No 11

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

•

975 - 985 DE BULLION
MONTREAL - CANADA

•

Tél.: PLateau 9638*

•

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

Rédacteur en chef : LOUIS SABOURIN
Chef de la publicité : CHARLES SAURIOL
Directeur artistique : HECTOR BRAULT
Correspondante à Hollywood LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Chef du tirage : ODILON RIENDEAU

•

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

•

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

•

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

•

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.

•

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

EPOUSE, PRISONNIERE POLITIQUE ET ARTISTE

L'épouse de Claude Dauphin a goûté au camp de concentration allemand au cours de la dernière guerre. Parce que son mari était passé à Londres pour se joindre à l'armée de la Libération, on la déporta à Ravensbrück où elle resta plus d'un an. Son nom est Rosine Déréan.

•

UN AUTRE HOMMAGE A PASTEUR

Pour la quatrière fois le cinéma fait revivre Pasteur. Après Jean Epstein, après Sacha Guitry, après William Dieterle ; Jean Painlevé et Georges Rouquier ont entrepris, à leur tour, un film sur Pasteur. Jean Painlevé dirige les séquences scientifiques ; il tourne dans son labarotoire du Conservatoire National et à l'Institut Pasteur. Georges Rouquier, l'auteur de "Farrebique" s'est chargé des reconstitutions historiques ; il tourne sur les lieux mêmes où jadis travaillait Pasteur, dans une mansarde de l'Ecole Normale, dans le vieux pavillon de l'horlode, à l'Institut Pasteur, etc... En concevant ce film, Painlevé et Rouquier n'ont eu qu'un but : vulgariser les expériences de Pasteur, les faire comprendre à tous.

•

CHARLOT EN VEDETTE

Cannes, Juan-les-Pins, Antibes, Monte-Carlo, fournissent chaque jour, par le truchement des journalistes, une nouvelle villa à Charlie Chaplin, Le dernier tuyau : Charlie serait en pourparlers pour l'achat de la villa de Bill Barton, près de Moulins. Et ce n'est pas tout : hier, il se retirait de la vie cinématographique. Aujourd'hui, il a l'intention d'aménager à Moulins de vastes studios. En attendant, il annonce sa prochaine arrivée à Londres, où il tournerait, dans le quartier pauvre de l'*East End,* une histoire à peine romancée de sa vie.

•

AU COEUR DE PARIS

En collaboration avec Roger Vaillant (l'auteur de *Drôle de Jeu*), qui écrira les dialogues, Louis Daquin travaille actuellement à l'adaptation du roman de Jean Prévost : *Les Frères Bouquinquant,* qu'il compte réaliser sous peu. C'est une histoire très simple qui se passe dans un milieu de modestes travailleurs et qui est une étude de sentiment de la paternité. Les extérieurs, où se dérouleront des scènes importantes, nous conduisent à Bercy et dans le quartier de Notre-Dame. Tout le vieux Paris constamment cotoyé et si peu connu...

•

SON VRAI NOM

Le véritable nom de Georges Guétary est Lambros Worlon. Il est né à Alexandrie, de parents grecs.

UNE MEMOIRE EXTRAORDINAIRE

Sait-on que Maurice Escande est considéré par ses camarades comme l'artiste qui possède la meilleure mémoire ? Il sait plus de 50,000 vers et est capable d'apprendre 500 vers par jour et de les réciter un mois plus tard sans défaillance ? Ne dit-on pas qu'au Conservatoire, pour une représentation de bienfaisance, où il remplaçait au pied levé un camarade indisposé, il apprit en trois heures le rôle entier de Polyeucte ?

•

UNE TROUVAILLE

Gilbert Guy vient de remporter un brillant succès en se classant premier sur 900 concurrents. Un célèbre dialoguiste du cinéma français a d'ailleurs pu juger par lui-même le talent de ce jeune comédien. Ce jeune premier, dont le succès va croissant, possède cette volonté, cette ténacité, cette abnégation qui sont les gages certains de la réussite. Le cinéma aura-t-il bientôt à compter avec lui ?...

•

RETOUR DE MICHELE

Michèle Morgan rentrera en France le 1er juillet. Au mois d'août, elle tournera "Jeanne d'Arc" d'après un scénario original de Pierre Bost et Jean Aurenche. Jean Delannoy sera le réalisateur et les images seront d'Armand Thirard. Vraisemblablement Gérard Philippe personnifiera Charles VII, et Fernand Ledoux incarnera Cauchon.

•

LE DERNIER FILM DE TINO

Un nouveau film de Tino Rossi a été lancé à Paris "Le Chanteur inconnu". Les interprètes principaux sont Lilia Vetti et Maria Mauban.

•

MIEUX QUE G.B.S. !

L'excellent comédien de cinéma, Pat O'Brien, qui reparaît dans *La Soeur et son Valet,* est irlandais et bibliophile. Il possède la plus belle collection de classiques irlandais qui soit au monde, aussi belle que la collection de Bernard Shaw, son illustre compatriote. — Plus belle même, dit en riant le comédien, car j'ai tous les Bernard Shaw, comme Shaw lui-même, mais les miens sont dédicacés !

•

UN FILM QU'ON VOUDRAIT VOIR

Pastor Angelicus, édité par la Centrale Catholique de Rome, est passé à New-York dans le "Republic Theatre", sous le titre de *The Story of the Pope.* Il a obtenu un succès d'autant plus grand qu'il était présenté par le cardinal Spellman. C'est le premier film authentique sur le Vatican et sur la vie du Pape actuel. Le film est distribué aux Etats-Unis par Chapel Films Corporation et en France par les Films Minerva.







LA PREPARATION D'UN FILM

A TRAVERS LES STU

Par GASPARD ST



LE CINÉMA est un art exploité par l'industrie et le commerce. La logique voudrait que l'origine artistique précède l'origine industrielle, et que le scénariste commence par écrire son sujet pour l'apporter ensuite à un producteur. En fait, il en va tout autrement : c'est le producteur qui, la plupart du temps, décide d'entreprendre une production, et se met en quête des éléments nécessaires. De ce nombre, le scénariste n'est pas toujours le premier choisi et il arrive que le producteur engage, avant lui, un réalisateur ou même une vedette.

L'une des conséquences de ce système est que l'on tourne plus souvent des adaptations de romans, que le producteur a lus ou qui lui ont été signalés, des pièces qu'il a entendues ou dont on lui a parlé, que des scénarios écrits tout exprès pour le cinéma. Cette méthode offre plus de garanties de succès et le producteur prend moins de risques si le livre a eu des milliers de lecteurs ou que la pièce a fait salle comble pendant toute une saison. Cela veut-il dire que le public ne souhaite pas du tout du neuf ? Peut-être. Nous avons tous constaté que la nouvelle génération est partisan du moindre effort, d'où la vogue des machines, grandes et petites. On peut donc supposer qu'il en va de même au point de vue



Ci-contre, à gauche, de haut en bas. — A Joinville, l'équipe qui réalise "La Part de l'Ombre" dont le titre provisoire était "Trois Amours", s'apprête à tourner une des premières scènes du film. — Une séance de travail du film "Sylvie et le Fantôme". — Pendant une pose, de gauche à droite, l'opérateur, ROGER HUBERT ; JEAN-LOUIS BARRAULT ; EDWIGE FEUILLERE et JEAN DELANNOY. — De gauche à droite (photo du bas), le metteur en scène, CLAUDE AUTANT-LARA et ODETTE JOYEUX, la vedette de "Sylvie et le Fantôme" surveillent l'opération d'un réglage d'éclairage. C'est ainsi qu'avec une étonnante progression, le cinéma français reprend sa course dans le monde, et les Canadiens français en sont heureux.



Ci-contre, photos du centre, ingénieuse reconstitution de la Néva dans un studio parisien. — A droite, WAKEWITCH mettant au point le décor de l' "Homme au Chapeau Rond", film où il nous est donné de voir le regretté Raimu. Ces deux photos, nous semble-t-il, donnent une idée parfaite de la minutie avec laquelle on procède au montage des décors.

DIOS FRANÇAIS

-ONGE

intellectuel. C'est pourquoi la majorité des spectateurs qui envahissent les salles de cinéma aiment à suivre une intrigue sans avoir à se fatiguer le cerveau.

Un scénario a presque toujours plusieurs auteurs, ainsi que cela se passe pour une pièce. Cela rend le dialogue plus naturel et de ton plus varié. Mais c'est le réalisateur qui accomplit la besogne du découpage technique. Ensuite, le dialoguiste intervient à nouveau pour le découpage artistique ou découpage en scènes dialoguées.

Un scénario terminé se présente ordinairement sous la forme d'une brochure d'une centaine de pages dactylographiées, portant d'un côté, les indications détaillées de décor, de jeu, d'action, et de l'autre, le dialogue.

Alors commencent les répétitions sur le plateau et les studios deviennent des rûches bourdonnantes d'activité où se croisent, et parfois s'affrontent, producteur, réalisateur, adaptateur, artistes et photographes.

Ci-contre, JEAN-LOUIS BARRAULT qui joue le rôle du compositeur dans "La Part de l'Ombre". Barrault que l'on peut considérer aujourd'hui comme d'une des figures les plus marquantes du cinéma français nous a donné aussi une très remarquable interprétation du grand Berlioz dans "La Symphonie Fantastique". On se souvient également qu'il a fait beaucoup parler de lui dans "Les Enfants du Paradis", production qui fit peut-être trop grand tapage dans nos murs.

ENTREVUE AVEC OLIVIA DE HAVILAND

Simples conseils d'une grande star

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(notre correspondante à Hollywood)



TROIS MINUTES m'ont suffi pour obtenir de cette belle actrice ce que je désirais savoir. Tant de journalistes attendent leur tour de l'interroger, au moment où elle vient d'obtenir les palmes académiques, que je me considère heureuse de me trouver au premier rang.

Comment avez-vous gagné vos épaulettes ?... lui ai-je simplement demandé.

"Tout ce que je puis vous déclarer, c'est que je les ai vraiment gagnées pouce à pouce, petit à petit. Mon ascension au cinéma n'a pas été foudroyante. Elle s'est accomplie progressivement.

Vous voulez dire, lentement, mais sûrement ?...

"Oui, la chose revient à cela, parce que très souvent les succès trop rapides, doivent rétrograder, retourner vers leurs débuts, sur leurs pas, afin d'apprendre le métier.

Tout ce que je puis affirmer, c'est que je ne dois rien à de la protection proprement dite. J'ai pris le temps d'apprendre les secrets subtils d'une profession qui renferme beaucoup de secrets.

Au théâtre, que ce soit à la scène proprement dite, ou au cinéma, il faut commencer par le commencement, et monter par degrés. On ne s'intitule pas grande vedette du jour au lendemain, si l'on désire continuer de monter sûrement. C'est ce chemin que j'ai voulu suivre. J'en suis fort heureuse en ce moment. Et vous avez raison, je crois que j'ai gagné mes épaulettes.

"Il m'est arrivé déjà d'aider d'autres à recevoir la distinction que l'on vient de m'accorder. A mon tour, aujourd'hui, je considère que d'au-

OLIVIA DE HAVILAND a fait un succès de sa carrière. Il est tout naturel qu'on se demande comment elle a fait pour y parvenir. Evidemment, il y a les dons, mais ce n'est pas tout : il y a aussi la manière de travailler et de s'adapter à son métier. C'est ce que nous raconte Miss De Haviland en conseillant ce qu'il faut faire et ne pas faire. Autant de têtes, autant d'idées, direz-vous ? Soit, mais il demeure qu'on a toujours à prendre de l'expérience des autres et c'est dans cet esprit que la vedette parle.

tres m'ont acheminée vers ce succès. Le *producer* qui m'a permis de jouer un rôle bien approprié, le directeur qui ne m'a pas ménagé des avis d'une habileté depuis longtemps reconnue. Le cameraman, et tant d'autres nous entourant au cours d'un filmage, sont parfois de très puissants atouts dans notre succès. Je leur en suis reconnaissante."

Voilà, ce qu'en trois minutes la conquérante des nominations de l'année, en qualité de meilleure actrice de 1946, m'a répondu.

C'est Max Reinhardt qui fournit à Olivia l'opportunité première qui devait l'acheminer vers le sentier du triomphe. C'est dans la production "Midsummer Night's Dream" qu'elle fit son début. Ce fut un succès souligné par les 30,000 personnes qui assistaient à la représentation sous les étoiles au légendaire Hollywood Bowl. Elle devint presque immédiatement étoile de première grandeur.

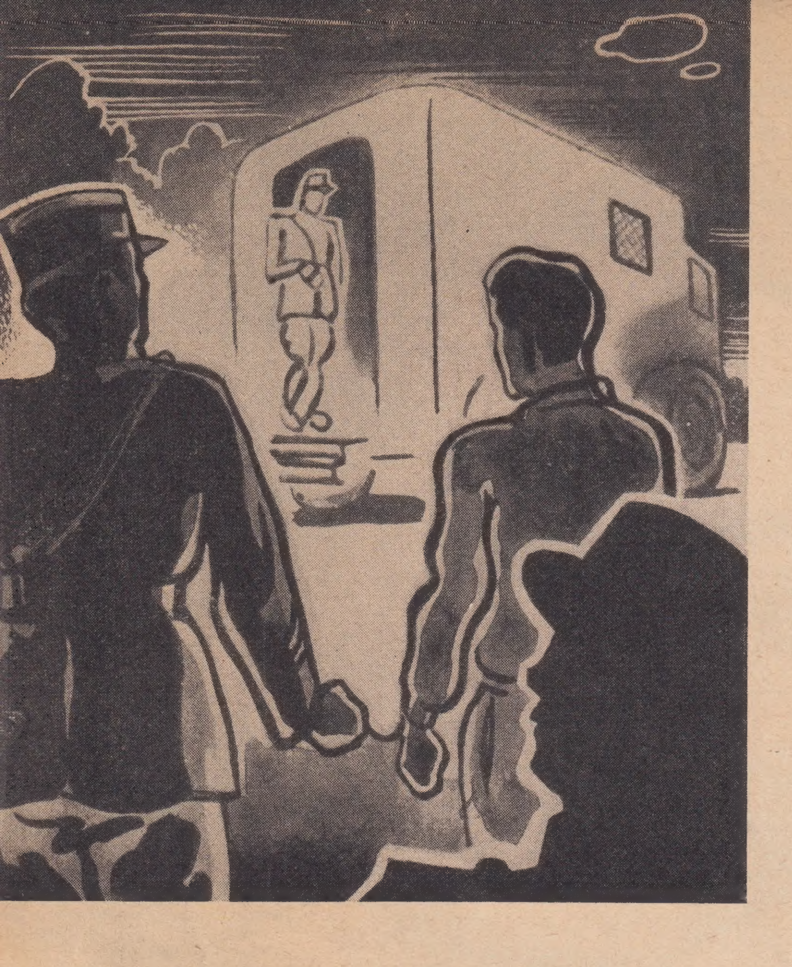
Jusqu'à il y a quelques mois, Miss de Haviland était pensionnaire des studios Warner Brothers. Elle est maintenant "free lance". Elle signa dernièrement un contrat avec Paramount pour devenir l'étoile de "To Each His Own".

[*Lire la suite page* 35]





OLIVIA DE HAVILAND est la soeur de Joan Fontaine. C'est la première qui porte le vrai nom de famille. Née à Tokio, Miss De Haviland fit ses études dans un couvent de religieuses, en Californie. Durant les hostilités, l'actuelle titulaire du Prix de l'Académie de Cinéma, entreprit une tournée de spectacles à l'intention des soldats de l'Oncle Sam, tournée qui fut interrompue par la maladie et qui la rapprocha momentanément de son très lointain pays d'origine.



LE SUJET DE CE FILM, dont le scénario est de Jean Bernard-Luc et la mise en scène de Jean Dréville, n'est pas sans analogie avec celui du *Bienfaiteur*, avec l'inoubliable Raimu comme vedette. Dans l'un comme dans l'autre le héros n'est pas égal à la haute opinion qu'on a de lui et il s'efforce, sur le tard, de mener une vie conforme à sa flatteuse légende.

L'homme traqué : sujet toujours prenant. Mais si cet homme est traqué non seulement par la police, par le dégoût qu'il a aussi de sa vie, de ses fautes et même de ses réussites, l'étude psychologique n'en est que plus poignante.

Pour un acteur, tenir la scène ou l'écran avec un enfant pour partenaire, est une épreuve de talent incontestable. Cette épreuve, Pierre Fresnay vient de la surmonter en jouant au milieu de toute une troupe de gosses : les Petits Chanteurs de la Croix de Bois, que nous avons déjà entendus à Montréal.

On peut résumer ainsi l'action du *Visiteur :*

L'Orphelinat de Clos-Fontaine est endormi dans la campagne où il est isolé. Seul veille le vieux directeur Louberger.

Soudain, un bruit de moto. Le chien aboie. Un mystérieux visiteur se glisse dans la maison. En habit de soirée, ses mains, sa manchette sont souillées de sang. Clarence, un enfant rêveur, réveillé, s'en aperçoit au moment où l'homme se lave les mains au lavabo.

Le visiteur entre chez Louberger. Surprise : c'est M. Sauval, un avocat ; ancien élève et bienfaiteur de l'établissement et dont le directeur a fait un héros légendaire pour ses petits orphelins.

UN FILM FRANÇAIS

"LE VISITEUR"

Avec Pierre Fresnay et les Petits Chanteurs à la Croix de Bois

(PRODUCTION MAJESTIC)

Grand branle-bas. Sauval annonce qu'il s'installe quelque temps à Clos-Fontaine. Il est surpris de l'auréole qui l'entoure, lui qui n'est qu'avocat d'affaires. Pour effacer les doutes de Clarence, il feint d'être blessé à la main. Il lit avidement le journal, qui relate un assassinat mondain. L'assassin s'est enfui à moto.

Clarence surprend Sauval qui met le feu à sa moto. Ses doutes renaissent. L'avocat soucieux d'avoir des nouvelles se déguise en surveillant pour emmener un groupe d'orphelins à Paris. Il téléphone à ses amis, apprend que la police le cherche. Il envoie deux enfants chez sa secrétaire et amie, pour qu'elle le rejoigne à la gare du Nord et parte avec lui à Bruxelles. Elle promet. Mais elle le livre à la police et à la gare il échappe de peu, grâce à son rôle de surveillant.

Il revient donc à Clos-Fontaine. Mais en son absence Clarence torturé a fouillé sa chambre, découvert la chemise de soirée dont Sauval a déchiré et brûlé la manchette accusatrice. Surpris par ses camarades et pris pour un voleur, le petit se tait. Un des gamins, la Savate, titi parisien, le fait condamner à une nuit de « trou », un dépotoir dans une vieille serre, [*Lire la suite page* 42]



Les quelques photos de ces deux pages, extraites du film "Le Visiteur", ne sont pas sans nous rappeler "La Cage Aux Rossignols" qui passait récemment sur nos écrans. Cette première impression, ce sont les Petits Chanteurs à la Croix de Bois qui nous la suggèrent. Toutefois, le scénario, comme on verra ci-dessus, est d'une toute autre facture, et la vedette, cette fois, est Pierre Fresnay qui interprète le rôle d'un chenapan sympathique qui ne veut pas désillusionner ses petits copains.



Là où l'on voit BUTCH JENKINS, on voit généralement MARGARET O'BRIEN. Qui, par exemple, aurait bien pu oublier leur magnifique interprétation dans "Our Vines Have Tender Grapes" ? Mais Butch n'est pas prodige que comme interprète : il est aussi épatant et spontané dans la répartie comme on pourra bien voir en lisant les échos et potins ci-dessous.

A HOLLYWOOD

Ce qu'on dit, ce qu'on fait

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE, notre correspondante à Hollywood

UN MOT DE BUTCH JENKINS

La façon d'interpréter ce qu'il voit des événements, ce qui lui arrive quotidiennement, est pour le jeune acteur de M.G.M. un émerveillement perpétuel, et pour ceux qui travaillent autour de lui, une source d'amusement. La jeune étoile de "My Brother Talks to Horses", visitait le plateau de "The Hucksters", où se trouvaient Clark Gable, Deborah Kerr et Ava Gardner. Miss Gardner lui dit : "Vraiment, Butch, you are growing !" (Tu grandis !) A quoi le petit "rousselé" répondit : "What do you expect a kid to do ? Shrink ?" (Que pensez-vous qu'un petit gars doit faire : rapetisser ?)

•

LA PRESSE ETRANGERE

La presse étrangère de Hollywood a décerné aux vedettes les plus méritantes de l'année, d'après le vote de ses membres, un trophée consistant en un globe en or (repré-





Ce n'est pas un conflit de bonnes volontés, il arrive tout simplement que la *Presse* étrangère, elle aussi, accorde des prix aux artistes qu'elle juge les plus méritants. C'est ainsi que tout récemment, ANNE BAXTER et ROSALIND RUSSELL, recevaient chacune un globe terrestre en or monté sur granit poli.

Ci-dessus, photo prise pendant le déjeuner qui précéda la distribution des prix offerts par la *Presse* étrangère, à Hollywood. On reconnaît, de gauche à droite, ANNE BAXTER, HOWARD C. BROWN, président de l'association, ROSALIND RUSSELL et, à droite, notre correspondante, LOUISE GILBERT-SAUVAGE.

sentant le globe terrestre) monté sur une colonne de granit poli, sur laquelle fut inscrit le nom des gagnants. La cérémonie, pouvant par son éclat rivaliser avec celles que donnait l'académie des Arts et Sciences avant la guerre, se déroula au cours d'un dîner offert au Roosevelt, et auquel plus de trois cents invités se trouvaient présent. Douglas Fairbanks était maître de cérémonie. Ces récompenses furent données à M.G.M. Studios : Meilleur film de l'année : "The Yearling". — Interprétation la plus naturelle : Harold Russell, dans "The Best Years of Our Lives". Meilleure direction : Frank Capra. Puis à Samuel Goldwyn Studios, Anne Baxter, Clifton Webb, Rosalind Russell, Gregory Peck.

•

UN CANADIEN A HOLLYWOOD

Lorsque M. R. C. Vaughan, président du Canadien National vint visiter Clark Gable, à M.G.M. au plateau "The Hucksters", il dit qu'il se sentait tout à fait "at home". En effet le décor n'avait rien pour l'en empêcher, vu que les scènes actuelles du film se passent à bord du Santa Fé Super-Chief. On servit le déjeuner dans le wagon-restaurant avec employés de train, et tout le tra-la-la des chemnis de fer.

•

R.K.O.

Ce studio vient d'acheter les droits de "Sweet Genevieve" qui sera filmé d'ici quelques mois, avec Barbara Bel Geddes comme premier rôle. Après "I Remember Mama", et "The Long Night", dans lesquels Miss Geddes obtint de beaux succès, ce film établit cette jeune actrice du Broadway, vraiment étoile de première grandeur aux studios R.K.O.

•

ROLE ENVIABLE

Parmi les rôles les plus généralement enviés par les vedettes féminines de Hollywood, se trouve celui de l'héroïne du film longtemps attendu, "The Miracle of the Bells". Le producer en sera Jesse Lasky. Le film sera distribué par R.K.O. "Variety" de Hollywood rapporte ce matin [*Lire la suite page* 35]

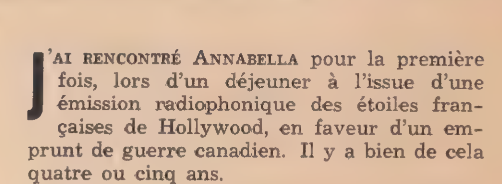


Ci-contre, à droite, CLARK GABLE et M. R. C. VAUGHN, président des Chemins de fer Nationaux du Canada poursuivant une conversation sérieuse ayant probablement trait au transport en commun. Incidemment, la scène se passe dans un wagon-restaurant du chemin de fer Santa-Fé, atmosphère que goûte M. Vaughn.

Cinq minutes avec Annabella

Par GEORGES HETTE

(Exclusif au "FILM")



J'ai rencontré Annabella pour la première fois, lors d'un déjeuner à l'issue d'une émission radiophonique des étoiles françaises de Hollywood, en faveur d'un emprunt de guerre canadien. Il y a bien de cela quatre ou cinq ans.

Ce qui m'avait tout de suite enthousiasmé chez cette belle actrice française, c'était sa franche gaieté, et sa manière originale de dire ce qu'elle pensait, à tous ceux qui se trouvaient là, en petit comité. Avec son habileté si gentille, elle était la reine du groupe.

Plus tard, j'ai retrouvé Annabella, chez elle, avec son mari, Tyrone Power, à Beverly Hills, cette fois au cours d'une réelle entrevue. Avant son départ pour la France, où elle va, comme l'on sait, tourner une couple de films, j'ai voulu recueillir sa déclaration qu'elle et Tyrone parleraient peut-être de réunion, à son retour d'Europe, à l'automne.

Annabella revenait à peine de Québec, où elle a tourné quelques scènes de 13 Rue Madeleine, aux côtés de Jimmy Cagney. Le film connaît à Hollywood, un beau succès de presse.

Née à Paris, le 14 juillet, fête de la prise de la Bastille, [*Lire la suite page* 35]

On a beaucoup parlé d'ANNABELLA ces derniers temps. Parmi tous ces potins et nouvelles ses admirateurs et admiratrices ont surtout retenu ceci qu'elle doit jouer en France et que nous la verrons dans "13 Rue Madeleine", film dont certains extérieurs ont été tournés dans la ville de Québec et dont nous reproduisons ci-contre et ci-dessus deux intéressants et sympathiques extraits.

LOIS MAXWELL

Une autre compatriote à Hollywood

Par Cécile Lemieux

Les intimes de Lois Maxwell affirment que depuis sa petite enfance, cette jeune personne a toujours su ce qu'elle voulait et a toujours réussi à l'obtenir. Maintenant qu'elle a atteint l'âge respectable de la vingtième année, on ne voit pas pourquoi elle renoncerait à une habitude qui lui a, jusqu'à présent, apporté tant de satisfaction.

Aussi Lois Maxwell vient-elle de réaliser une double ambition: aller à Hollywood, et devenir une étoile de cinéma, car elle est maintenant sous contrat avec les studios Warner Bros.

On peut supposer qu'elle avait dès le berceau souhaité de vivre à Toronto, puisqu'elle n'était âgée que d'une semaine quand ses parents quittèrent la petite ville de Kitchener, où l'enfant venait de naître, pour aller se fixer dans la capitale de l'Ontario.

M. Maxwell, lui-même un professeur, souhaitait que sa fille fît des études de médecine. Cependant Lois n'aimait que la danse et dès l'âge de dix ans, elle dansait non en amateur mais en professionnelle.

Elle suivit des cours particuliers d'art dramatique à la Royal Academy of Music du Canada et interpréta souvent des rôles dans des pièces jouées par le Lawrence Park Collegiate Institute. A l'âge de seize ans, elle avait déjà acquise une connaissance approfondie de la scène et de la radio. Elle avait fait ses débuts au micro deux ans plus tôt.

Quand vint la seconde guerre mondiale, l'armée canadienne réclama des artistes canadiens. Un groupe se forma, dont Lois Maxwell fit partie. Cette troupe improvisée parcourut d'abord le Canada, d'un océan à l'autre, puis se rendit en Angleterre pour y donner des représentations. Elle accompagna même nos armées lorsque celles-ci envahirent le continent et se rendit en Italie. C'est alors que les choses se gâtèrent, du moins pour notre héroïne: les autorités découvrirent qu'elle n'avait que dix-sept ans et jugèrent plus sage de la renvoyer en Angleterre.

Elle revint donc à Londres où elle reprit ses études artistiques, au programme desquelles figurait, depuis quelque temps déjà, la dance. C'est alors qu'elle devint la première lauréate du prix offert par Lady Louis Mountbatten et se vit confier un rôle par le *London and District Theatre*.

C'est alors qu'elle jouait *Our Betters* qu'elle fut remarquée par Sophie Rosenstein qui parcourait l'Angleterre en quête de talents artistiques nouveaux. Un film d'essai s'étant montré satisfaisant, les studios Warner Bros. signèrent un contrat aver la jeune danseuse.

Remarquons en passant que Lois est le seul membre de sa famille qui ait montré des aptitudes pour la danse. C'est aussi une fervente du sport et ses préférences vont à l'équitation et à la natation.



Après Mark Stevens, après Suzanne Cloutier, après Henri Letondal, voilà qu'une autre Canadienne, LOIS MAXWELL, se voit appelée à Hollywood avec de très intéressantes perspectives. Comme il est tout probable que nous en entendrons parler sous peu, nous avons jugé à propos de révéler la personnalité de la future vedette à nos lecteurs et lectrices. Miss Lois est de Toronto, elle a étudié la danse au pays et en Angleterre, elle est très jolie, très photogénique et possède des dons authentiques d'interprète.

L'Amour en Vacances

Lilette et sa mère allaient passer l'été à Royan. La ravissante station balnéaire présente, à l'embouchure de la Gironde, une situation privilégiée qui rend sa plage l'une des plus fréquentées de France.

Des amis, cet hiver, leur avaient parlé du charme de cette côte santone, si diverse en ses aspects, et qui réunit la douceur des forêts à l'agrément et aux distractions d'une ville mondaine.

Lilette et sa mère avaient patiemment prit place dans la file, à la gare. Soudain, une exclamation retentit à son oreille.

— Quoi ! mademoiselle Lilette ! ... C'est vous ? ... Partez-vous à Royan, par hasard ?

La jeune fille se détourna : près d'elle, un grand vieillard, aux moustaches à la gauloise, blanches comme la neige, se tenait, découvert et souriant.

— Monsieur Le Gonnec ! ... Quelle heureuse surprise ! ...

Quelques personnes se détournèrent : le nom du célèbre docteur était trop connu pour ne pas attirer l'attention.

— Oui, reprit Lilette, nous partons pour Royan et j'attends pour prendre les billets ...

— Donnez-moi l'argent, fit le docteur Le Gonnec, à mi-voix ; mon fils est presque arrivé au guichet : en prenant nos billets, il prendra les vôtres.

Lilette s'exécuta, poussant un soupir de soulagement en sortant de cette foule.

Peu après, un grand jeune homme blond et mince, aux yeux noirs qui contrastaient étrangement avec sa carnation de Nordique, vint les rejoindre, tenant quatre billets à la main.

En le voyant, Lilette était devenue toute rose.

— Bonjour, monsieur Yves ! fit-elle, souriante. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci ! Vous allez à Royan ?

— Oui !

— Nous aussi. C'est une chance ! Mais pressons-nous, sinon, nous allons manquer le train. Vos bagages ?

— Il faut les faire enregistrer.

— J'y vais. Attendez-moi sagement avec papa.

— Maman est près du buffet. Nous y allons.

— Entendu !

Il disparut, happé par la foule, à grandes enjambées. Le vieillard se tourna vers Lilette :

— Allons rejoindre Mme Devoncelle ! ... fit-il.

Il y a sans doute un dieu pour les voyageurs comme pour les amoureux. Ce fut sans doute celui-ci qui permit à nos quatre héros de se trouver réunis au moment du départ, dans le même compartiment de seconde classe. Ce qui est certain, c'est que lorsque le signal du départ fut donné, Mme Devoncelle, Lilette, le docteur Le Gonnec et Yves se retrouvaient au grand complet, y compris les valises, les sacs, les parapluies, les couvertures et le panier à chat, qui avait pris le parti de la résignation.

— Ouf ! ... s'écria le docteur, en étendant ses longues jambes. Ces départs sont horripilants et je suis enchanté d'en être là ! ...

— Le fait est, renchérit la vieille dame, en ôtant son chapeau, qu'on s'énerve, qu'on s'agace ...

— Et bien heureux encore, quand on n'oublie rien ! ... fit le praticien, en souriant.

Il n'acheva pas sa phrase. Mme Devoncelle avait sauté en l'air.

— Lilette ! s'écria-t-elle, d'un ton tragique.

Celle-ci, qui avait déjà entamé une conversation avec le jeune homme, tressaillit.

— Dieu ! maman, que tu m'as fait peur ! Qu'as-tu ?

— Lilette ! reprit sa mère, je crois que j'ai oublié de fermer le robinet de la cuisine ...

Les deux hommes éclatèrent de rire.

— On tire la sonnette d'alarme ? proposa Yves.

— Ne t'inquiète pas, maman, riposta posément la jeune fille en riant aussi devant la mine effarée de la pauvre femme. Je l'ai fermé moi-même.

— Quelle émotion ! ... murmura-t-elle, en essuyant son front moite. Nous avons bien fermé partout ? ... Et le compteur à gaz ? ...

— Mais oui, maman, mais oui ! Tout est fermé. Ne t'inquiète donc pas, te dis-je ! J'ai regardé partout avant de m'en aller.

La bonne dame parut recouvrer un peu de calme. Elle respira, s'épongea, souffla et accepta une revue dont le docteur, prévoyant, avait apporté un tas pour charmer les longueurs du voyage.

Lilette avait repris sa conversation avec Yves.

La jeune fille vivait seule, à Paris, avec sa mère. Son père, commandant du contre-torpilleur *Panthère*, avait été tué pendant la guerre, aux Dardanelles. Et les deux femmes vivaient, modestement, mais tranquillement, avec la pension que le gouvernement faisait à la veuve de l'officier.

Elles avaient des goûts simples. D'ailleurs, leur situation de fortune ne permettait pas d'excès. Lilette, heureusement, était habituée à se contenter de peu.

De son père, elle tenait ce caractère ferme et décidé, et aussi cette simplicité qui se révélait dans son langage, dans sa façon d'être, dans ses vêtements.

Elle préparait sa licence de lettres. Ensuite, elle verrait de quel côté elle s'orienterait pour gagner sa vie.

Gagner sa vie ! ... Lilette semblait plutôt être faite pour être gâtée, dorlotée dans la douceur d'un foyer que pour affronter la rude bataille de l'existence ...

Elle était mignonne et frêle comme une poupée, avec quelque chose d'étonné et d'enfantin dans ses yeux bleus, dans sa frimousse rose, dans l'ébouriffement de ses cheveux roux, à reflets de cuivre.

Près d'elle se penchait Yves Le Gonnec.

Lui était un grand garçon de vingt-cinq ans, aux muscles durs d'athlète, à la stature élancée, et qui semblait être la vivante antithèse de sa compagne.

Mais l'éclat de son regard sombre s'adoucissait en se posant sur elle et sa voix, au timbre grave et chaud, prenait des inflexions caressantes lorsqu'il lui parlait.

Tout jeune encore, il avait hérité des extraordinaires qualités de son père et le vieux professeur voyait avec orgueil ce fils marcher sur les traces glorieuses qu'il avait laissées dans l'histoire de la Science.

Le professeur Le Gonnec avait découvert, deux ans auparavant, un sérum appelé à dompter le monstre hideux du cancer. Ses recherches n'étaient cependant pas encore au point. Mais il trouvait en Yves, interne à Lariboisière, une aide précieuse et intelligente, qui lui permettrait, du moins il l'espérait, de toucher le but plus tôt encore qu'il ne le pensait.

Les deux jeunes gens s'étaient connus chez des amis communs et, de temps à autre, se retrouvaient, soit dans quelque salon intime, soit à quelque conférence. Ni l'un ni l'autre ne sortaient beaucoup ; leurs études respectives, d'ailleurs, les en eût empêchés même si là avait été leur goût. Mais, pour eux, l'attrait de Paris se réduisait aux bibliothèques, aux causeries artistiques, scientifiques ou littéraires, dont ils se montraient friands, et au théâtre où ils allaient de temps en temps.

C'était le docteur Le Gonnec qui avait conseillé à Mme Devoncelle de délaisser la Bretagne, trop froide, pour la douceur des plateaux de la Saintonge. Et cependant, lui-même était Breton. Mais il prétendait que la vie n'est pas trop longue pour s'instruire, de quelque façon que ce fût, et presque tous les ans, il changeait de villégiature.

Cependant, Royan l'avait particulièrement séduit, sans doute, puisqu'il y reve-

---

Notre récit d'amour complet par ROBERT JEAN-BOULAN

nait pour la troisième fois, et cette année en emmenant des adeptes !

— C'est une vraie chance, monsieur Yves, que nous nous soyons rencontrés ! disait Lilette, levant vers le jeune docteur sa petite figure toute irradiée de bonheur. Croyez-vous que le hasard fait bien les choses ?

— Nous nous serions sans doute rencontrés à Royan, répondit-il. Mais le voyage n'aurait pas été si agréable.

— C'est joli, Royan ?

— Papa et moi, nous trouvons ce coin charmant. Vous verrez, je suis sûr que vous l'aimerez aussi. Je vous ferai faire des excursions délicieuses !... A propos, vous jouez au tennis, j'imagine ?

— Bien sûr !... J'ai ma raquette dans la malle...

— Tant mieux ! Nous matcherons !

Elle rit.

— J'accepte votre défi ! Gare à vous !

— Vous vous baignerez aussi ?

Elle le regarda avec indignation :

— Alors, que voulez-vous que je vienne faire aux bains de mer ?

— C'est qu'il y en a beaucoup qui viennent à la plage pour se montrer en maillot seulement !... Je ne dis pas cela pour vous, ajouta-t-il avec vivacité. C'est une remarque générale que je faisais. Vous pourriez très bien venir profiter du bon air et du soleil, et ne pas vous tremper dans l'eau une seule fois !

— Vous vous trompez ! s'écria-t-elle avec une chaleur comique. Je me trempe, et même je nage !

— Vraiment ?... Mais vous êtes une femme de sport accomplie ! Je vous félicite !

A cet instant, un léger bruit les fit tourner la tête.

Vaincus par la chaleur, le docteur somnolait, un mouchoir sur la figure, et Mme Devoncelle, la bouche ouverte, ronflait.

CHAPITRE II

Lorsque Lilette se réveilla le matin, elle se frotta les yeux. D'un bond, en pyjama, pieds nus, elle courut à la fenêtre, coula un œil.

La mer ! Lilette l'aimait passionnément. C'était toujours avec un nouveau bonheur qu'elle retrouvait sur ses lèvres ce petit goût salé et ce grand vent du large qui fouette les joues et suffoque un peu...

En chantonnant, elle fit sa toilette, puis descendit faire un petit tour dans le hall.

Sa mère reposait encore, sans doute... Lilette glissa devant sa chambre, gagna le grand escalier et le descendit lentement, afin de pouvoir examiner un peu ceux qui s'y trouvaient déjà.

Non, Yves n'y était pas.

Elle fit la moue : il était capable de dormir encore !... Quel paresseux, quand même !...

Un grand monsieur chauve lisait un journal, dans un coin ; plus loin, une jeune femme, aux cheveux très blonds, parlait, avec un fort accent anglais, avec un jeune



" N'est-ce pas que c'est drôle, ces petites histoires ?... Mais attendez : ce n'est pas fini ! "

Dessin de F.-L. NICOLET

homme très brun, aux cheveux vernis, qui portait avec élégance une chemise de sport aux manches courtes.

Comme s'il avait deviné la présence de la curieuse, il leva brusquement la tête et l'aperçut. Il sourit à la jolie apparition, tandis que Lilette, toute rouge, se retirait précipitamment.

« Il a dû me prendre pour une indiscrète ! » songea-t-elle, en reprenant sa descente.

Les jeunes gens étaient adossés à l'escalier. Lilette, très droite, passa sans tourner la tête. Mais elle sentit peser sur elle le regard du jeune homme.

Sa compagne en prit sans doute ombrage, car elle fronça légèrement ses fins sourcils.

— Qui est cette petite ? interrogea-t-elle.

— Je l'ignore, chère Maggie ! Je pense qu'elle doit être arrivée depuis peu.

— Cela m'étonne, Guy ; vous l'avez regardée comme quelqu'un que vous connaissez réellement, *indeed.*

Il haussa les épaules.

— Grand Dieu, chère, qu'allez-vous imaginer là ? ... Je vous jure que je vois cette jeune fille pour la première fois.

— Elle n'est pas mal, n'est-ce pas ? ... fit-elle, en lui lançant un regard soupçonneux.

— Très gentille ! ... fit-il, avec une indifférence voulue, en allumant sa cigarette.

Cependant, Lilette avait mis le nez dehors.

— Quel temps magnifique ! ... murmura-t-elle, contemplant avec satisfaction le ciel d'un bleu très pur. Il va faire chaud, aujourd'hui ! ...

A cet instant, elle s'entendit héler :

— Déjà levée ?

Yves, nu-tête, en tenue de sport lui aussi, bras et cou nus, arrivait tranquillement, les mains dans les poches.

— Moi qui vous croyais encore au lit ! s'écria-t-elle, involontairement.

— Vous voyez bien que non !

Puis, tout de suite, il ajouta :

— Venez-vous faire un petit tour ? ... Je vais vous présenter Royan.

— Je veux bien, mais il faut que j'aille voir si maman est éveillée : sinon, elle s'inquiéterait mortellement.

Elle s'élança dans l'escalier, tandis qu'Yves s'approchait d'une table pour y prendre un journal.

A cet instant, le jeune homme brun, que l'Anglaise avait appelé Guy, et qu'elle avait quitté un instant auparavant, s'approcha du jeune docteur.

— Pardon, monsieur, fit-il poliment, pourriez-vous me dire quelle heure il est, je vous prie ? ... Ma montre est arrêtée ...

Yves jeta un coup d'œil sur son bracelet :

— Neuf heures et demie, monsieur.

— Merci, monsieur !

Il eut une légère hésitation ; de toute évidence, il voulait demander encore quelque chose.

— Excusez-moi, monsieur, mais peut-être êtes-vous un vieil habitué de la plage ; je viens à Royan pour la première fois. Savez-vous si le casino autorise la tenue de ville pour assister à ses représentations ?

Yves inclina la tête.

— L'année dernière, oui. Cette année, je l'ignore. Cela dépend des pièces que l'on donne.

La connaissance était faite. D'ailleurs, en vacances, on se lie vite et facilement. Les deux jeunes gens s'assirent à la table qu'occupaient précédemment l'Anglaise et son compagnon.

— Mais je ne me suis pas présenté, remarqua celui-ci. Excusez-moi, monsieur !

Et il tira une carte de sa poche.

— Je n'ai pas de cartes sur moi, fit Yves. Je suis Yves Le Gonnec.

— Le fils du grand professeur ?

— Oui !

— Je vous félicite, monsieur ; votre père est un savant qui fait honneur à la science française. D'ailleurs, j'ai entendu dire que vous-même ...

Le jeune docteur haussa les épaules, en souriant :

— Vous êtes trop indulgent, monsieur. J'aide mon père, voilà tout ! Et j'aime ses recherches. Je les suis avec passion, car elles pourront soulager une partie de l'humanité souffrante ...

A cet instant, l'Anglaise surgit. Elle fit un geste de surprise en voyant les deux hommes ensemble, puis, souriante, elle s'approcha.

Ils s'étaient levés.

— Je vous présente miss Maggie Mottson. Ma chère, le docteur Yves Le Gonnec, le fils de ce grand savant qui ...

— Ah ! Je sais ! fit la jeune fille, en tendant une main à Yves. J'étais très heureuse de faire connaissance avec vous et je souhaite que nous soyons de bons amis.

Elle s'assit à son tour.

Maggie Mottson était une vraie fille d'Albion, aux cheveux dorés et au teint étincelant. Elle aurait été même fort jolie, sans ses dents déplorables, assez blanches, mais disproportionnées, qui semblaient emplir sa bouche.

Soudain, elle tressaillit.

Lilette venait d'arriver et, stupéfaite, apercevait Yves avec ceux qu'elle avait déjà observés elle-même le matin. Elle eut un instant d'hésitation.

Mais le jeune homme brun, qui avait fort bien remarqué la camaraderie qui la liait au jeune docteur et n'avait peut-être si bien manœuvré pour faire la connaissance de ce dernier qu'à cause d'elle, s'était levé avec empressement.

Yves tourna aussi la tête et, la voyant, s'avança vers elle.

— Venez ; à mon tour, que je vous présente ! ... fit-il, en souriant.

Et, d'un double geste, il désigna ses deux nouveaux compagnons :

— Miss Maggie Mottson ... Le comte Guy de Beauray ... Mademoiselle Jacqueline Devoncelle !

La jeune Anglaise lui fit un petit signe de tête assez sec. Quant au comte, il s'inclina profondément.

Lorsqu'il se releva, la jeune fille crut saisir sur ses lèvres l'ombre d'un sourire. Et, agacée, nerveuse, elle se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

CHAPITRE III

Sur la grande plage où frissonnaient les tentes à rayures rouges, oranges et blanches, plusieurs filets de tennis se tendaient comme des rêts pour capturer les jolies baigneuses.

Lilette, Yves, le comte Guy et miss Maggie se livraient une lutte sans merci, depuis la matinée.

En quelques jours, ils étaient devenus inséparables. La villégiature favorise ces amitiés de rencontre : on habite porte à porte, dans le même hôtel ou la même pension ; on fraternise, on excursionne, on danse ensemble. Puis, à la brise fraîchissante, chacun s'envole de son côté, et tout l'hiver s'écoule sans que l'on entende parler des amis de vacances. Quelquefois, même, on ne les revoit plus : ils ont émigré vers d'autres cieux ...

Cette semaine avait suffi à Lilette pour se convaincre que le jeune comte était, cette année-là, le *béguin* de la plage. On ne le voyait qu'entouré d'un essaim de jeunes et jolies femmes.

— Qu'en pensez-vous ? avait brusquement demandé à Lilette une des jeunes filles de la bande. Il est terriblement séduisant, n'est-ce pas ? ...

C'était vrai : Guy de Beauray était un séducteur. Et il le savait.

D'ailleurs, il espérait bien exploiter son charme de la façon la plus profitable : les plages sont souvent des pépinières de riches héritières et il comptait, à la fois, sur son vieux nom et sur sa belle prestance pour trouver la dot qui lui permettrait de soutenir le train qu'exigeait sa naissance.

Il avait bien cru trouver en miss Maggie la future comtesse de Beauray : fille d'un richissime industriel londonien, la jeune fille apportait avec elle une fortune immense, et des espérances plus éblouissantes encore. Cependant, il ne s'était pas encore déclaré : sûr d'éclipser ses rivaux, quand le moment serait venu, il ne se pressait pas, trouvant qu'il serait toujours temps de s'enchaîner à la fin de la saison par une demande officielle. Ses succès mondains le flattaient, et les beaux yeux qui se levaient vers lui, les jolis sourires qu'on lui dédiait flattaient sa vanité.

Lilette elle-même devait s'avouer qu'en effet Guy était réellement ce qu'on nomme un charmeur. De grands yeux bleu pervenche, d'un azur sombre, frangés de longs cils, une sveltesse distinguée et cette désinvolture racée, élégante et un brin impertinente lorsqu'il prenait, comme disaient ses admiratrices, son air *grand seigneur,* lui attiraient tous les suffrages. Toute la plage en était folle.

Aujourd'hui, Lilette et lui, sur le même court, disputaient une victoire âprement débattue à Yves et miss Maggie, tandis que deux jeunes filles et un autre jeune homme, assis sur le sable, regardaient en devisant.

— Jeu !

Lilette avait lancé le mot comme un cri de triomphe. Son dernier coup de raquette, suivi d'une maladroite riposte de l'Anglaise, cependant habile en ce sport, leur assurait le succès.

Miss Maggie jeta une écharpe sur ses épaules et vint se laisser tomber sur le sable avec quelque dépit.

— J'ai joué comme une impossibilité ! avoua-t-elle.

Yves s'approcha d'elle, sa raquette à la main.

— Mais non ! fit-il, en souriant. Vous avez été très bonne. Mais Lilette et Guy sont deux terribles raquettes.

Triomphant, celui-ci avait saisi la main de sa partenaire et la serrait avec force.

— Je vous remercie, Lilette ! fit-il, Si nous avons la victoire, c'est grâce à vous !

Elle secoua sa tête ébouriffée, dont un ruban bleu retenait les boucles.

— Vous êtes un champion, Guy, et vous le savez. Mais vous êtes encore plus galant homme qu'habile tennisman.

Maggie jeta un regard agacé sur les deux jeunes gens, puis se leva brusquement.

— Allons, dit-elle, qui vient au glacier, maintenant ?

André et les deux autres jeunes filles se levèrent, puis Yves.

— Allô ! Guy ! fit-elle, avec impatience. Etes-vous réellement collé à la plage ?

Le jeune homme se leva lentement, comme à regret, puis tendit la main à Lilette.

— Merci ! fit celle-ci. J'ai encore la force de me relever seule !

Elle fut debout d'un bond souple. Guy se pencha et brossa sa robe, pleine de sable.

— Comme vous êtes attentionné, cher ! fit Maggie, avec un rire un peu strident.

Et elle tourna le dos, marchant à grandes enjambées, suivie par le reste de la bande.

Lilette, surprise, avait levé la tête. Elle rosit un peu en surprenant fixé sur elle le regard sombre du jeune docteur, où se lisait de l'étonnement.

— Qu'ont-ils donc, tous ? pensa-t-elle, subitement de mauvaise humeur.

Sans plus rien dire, elle s'échappa, courut rejoindre les autres, qui remontaient déjà vers les promenades, dans la direction du casino. A quelques pieds l'un de l'autre, Yves, puis Guy, suivaient.

— Elle est fameusement jolie, cette petite, murmura le jeune comte, en suivant des yeux la silhouette gracile, que moulait la robe de plage de toile bleue et le maillot.

Ils se retrouvèrent autour de la même table, devant les glaces que venait de servir un garçon à tablier blanc et à veste de toile.

— Que faisons-nous, après ? questionna l'une des jeunes filles. Allons-nous au dancing ?

— *Yes !* fit l'Anglaise, c'est une idée excellente !

— Venez-vous, Guy ? interrogea Solange, en se tournant vers le jeune homme.

Celui-ci lança un regard rapide vers Lilette qui, impénétrable, dégustait sa glace au citron.

— Je ne sais pas... commença-t-il.

— Il faut venir ! trancha Maggie, d'un ton sans réplique. Il y a le nouveau jazz de Rodory Stonhson qui est arriv- d'hier.

— Bien !

— Et vous, docteur ? fit-elle, en se tournant vers Yves.

Celui-ci secoua la tête.

— Vous savez, la danse... J'aime autant prendre le petit tram et aller faire une promenade vers Saint-Georges.

— Comme vous voudrez, cher ! Ici, chacun doit faire suivant son idée.

— Venez-vous vous promener, Lilette ? interrogea le jeune homme en la regardant. Ou bien allez-vous danser ?

Elle hésita un instant. Elle aurait fort aimé à suivre au dancing le groupe joyeux, bien qu'elle non plus n'aimât guère la danse... Mais Yves, tout seul... Et il la regardait avec une telle douceur suppliante dans le regard qu'elle répondit, comme malgré elle :

— Non, Yves. Si vous voulez bien de moi, je vous accompagnerai.

AVIS IMPORTANT

A nos lecteurs et dépositaires

Pour des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975-985, rue de Bullion, Montréal

Guy avait suivi avec attention les différents jeux de physionomie des deux jeunes gens. Il remarqua la prière des yeux d'Yves et l'hésitation de Lilette. Mais à la réponse de celle-ci, il ne tiqua pas.

— Dommage !... fit-il seulement à mi-voix, de telle sorte que, seule, la jeune fille l'entendit.

Le groupe se sépara, Yves et sa petite compagne se dirigèrent vers une des stations où ils devaient prendre le petit tramway. Les autres entrèrent au casino.

Bientôt, ils s'installaient dans un de ces wagons découverts, qui datent de l'Exposition de 1900, et qui contribuent à donner à la grande station balnéaire un cachet d'originalité.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allée danser ?... fit-il, brusquement.

Lilette rougit un peu.

— Parce que j'aimais mieux aller me promener avec vous, fit-elle, en levant vers lui son petit visage souriant.

Il la regarda et sourit, lui aussi. Et, sans rien dire, sa main pressa fortement celle de Lilette.

— Vous partez demain ? interrogea-t-elle.

— Oui !

— Pour longtemps ?

— Une dizaine de jours, je pense.

— Tant que ça ?

Il se pencha un peu vers elle.

— Vous trouvez que c'est long ?

— Il me semble, oui...

Il porta la main à ses lèvres et y déposa un léger baiser.

— J'en suis heureux ! fit-il.

Le trajet entre Royan et Saint-Georges-de-Didonne, charmant petit coin posé à gauche de la longue plage, derrière la ligne rocheuse de Vallières, est court. Un quart d'heure plus tard, ils débarquaient et prenaient la route de la forêt.

Une immense ceinture de pins entoure la plage et offre, aux amateurs de la belle nature, mille coins charmants. Ils s'assirent au pied d'une dune hérissée de pins et d'yeuses, sur le tapis roux et piquant des aiguilles.

— Comme il fait bon ici ! s'écria Lilette, en arrachant une herbe et en en chatouillant les narines de son compagnon.

Celui-ci éternua.

— Dieu, quelle gosse vous faites !... Quand serez-vous sérieuse, Lilette ?

Elle éclata de rire.

— J'ai bien le temps !

— Après tout, fit-il, vous avez raison !

Ils ne dirent plus rien et contemplèrent le ciel, qui commençait à se teindre des nuances crépusculaires.

— Lilette ?...

Elle tressaillit.

— Quoi ?...

Il la regarda profondément.

— N'avez-vous jamais pensé que ces soirées sont douces, quand on est deux à les regarder ?

Elle baissa les yeux et voulut rire, troublée, pour cacher son émotion.

— Peut-être...

— Ne croyez-vous pas que cet infini du ciel et de la mer ouvre aussi un infini d'espérance ?

Une vision passa sous les paupières mi-closes de la jeune fille : celle d'un grand jeune homme, au regard d'azur nocturne, étrangement émouvant.

Et, brusquement, elle pensa, qu'en effet, il serait infiniment doux de regarder le ciel mauve et vert, à cette heure de rêve, avec sa main dans la sienne. Pourtant, Yves...

Elle le regarda à son tour. Les yeux noirs reflétaient une lueur qu'elle n'y avait jamais vue auparavant.

— Lilette... commença-t-il, à mi-voix.

Mais la jeune fille, d'un bond, s'était relevée.

— Il se fait tard, Yves, et maman va s'inquiéter. Il faut rentrer.

Elle partit devant, en chantonnant et en mordillant sa tige d'herbe. Yves la suivit.

— Allons, fit-il avec un léger soupir, il est peut-être encore un peu tôt !... A mon retour...

CHAPITRE IV

Extraits du journal de Lilette.

Royan, 5 juillet 19...

Yves, Guy...

Deux noms. Deux fantômes.

Le premier, j'en suis sûre, m'aime. Je l'avais pressenti jusqu'à hier. On a beau n'être qu'une simple universitaire, il y a cependant des choses qui ne trompent pas. Et hier, au cours de la promenade faite en tête à tête, si je ne l'avais arrêté, il m'avouait tout...

Pourquoi ne l'ai-je pas laissé continuer ? Pourquoi l'ai-je interrompu ?...

Voilà ! C'est qu'il y a aussi Guy.

M'aime-t-il, celui-ci ?

Et moi, est-ce que je l'aime ?

Pas encore, je ne le crois pas... Mais j'ai bien peur d'être sur la pente...

6 juillet.

Yves est cependant un bien charmant compagnon. Près de lui, je me sens protégée, à l'abri de tout ce qui peut arriver de mauvais dans la vie. J'ai une confiance totale en lui.

Il est parti ce matin, pour son excursion. En son absence, je ne fréquenterai guère la bande, je pense... J'irai lire tranquillement dans un coin de la plage.

J'ai un peu peur de Guy. D'abord, il est trop beau pour un homme. Il est inquiétant. Puis, toutes les femmes lui courent après. Miss Mottson, entre autres, s'affiche carrément. Mais on lui pardonne tout: elle est Anglaise et milliardaire.

7 juillet.

Ce matin, je me disposais à partir pour Pontaillac, avec un volume de Verlaine pour tout compagnon, lorsque Guy est venu me rejoindre dans le hall.

— Pourquoi ne vous a-t-on pas vue, hier ? m'a-t-il demandé aussitôt.

J'ai menti un peu :

— J'étais fatiguée.

— Et aujourd'hui ?

— Cela va mieux...

— Alors, vous venez sur la plage ?

Je montrai mon livre.

— Je pensais aller lire par là...

— Qu'est-ce ?

Il l'a ouvert.

— Des vers ? Verlaine ? Vous avez raison. La poésie est une grande consolatrice : on oublie bien des laideurs avec un beau sonnet ! Et Verlaine est un de mes préférés.

Il se mit à lire :

Il pleut dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville...
Quelle est cette langueur
Qui accable mon cœur ?

Il a un don de déclamation si profondément émouvant que j'en avais les larmes aux yeux. Jamais je n'oublierai maintenant cette poésie.

8 juillet, onze heures du soir.

Quelle soirée, aujourd'hui !... Quand j'y songe, je sens encore mon cœur battre à grands coups.

Nous étions allés au concert du casino, après dîner, maman et moi. Nous y avons retrouvé Guy, Solange, Maryse et André. Par extraordinaire, Maggie, qui avait la migraine, ne les avait pas accompagnés.

Le concert a toujours lieu en plein air, dans les jardins. Et c'est délicieux !

Soudain, maman a eu un léger frisson.

— Cet air marin est traître, confia-t-elle à Maryse, qui était près d'elle. Il a fait si chaud, aujourd'hui, que j'ai commis l'imprudence de laisser mon écharpe à la pension.

— Je vais te la chercher, maman ! fis-je.

L'entr'acte venait juste de commencer.

— C'est ça ! approuva-t-elle. Va me chercher la grise. Tu la trouveras sur le dos d'un fauteuil, dans ma chambre. Mais reviens vite : je n'aime pas te voir circuler seule la nuit.

— Je vais accompagner Mlle Lilette, si vous le permettez ! dit aussitôt le comte Guy.

Maman lui jeta un regard reconnaissant.

— Vous êtes vraiment gentil, cher monsieur ! Mais je ne veux pas vous priver du concert...

— L'hôtel est à deux pas d'ici. Dans un quart d'heure, nous serons de retour.

— Pourtant, insinua Solange, qui n'avait pas l'air de tenir beaucoup à nous voir partir ensemble, Lilette est Parisienne, et à Paris...

Maman se retourna brusquement vers elle.

— Ma fille ne sort jamais seule le soir, mademoiselle ! fit-elle, assez sèchement.

Attrape ! C'est bien fait.

Cependant, nous nous étions levés. Deux minutes plus tard, nous nous retrouvions seuls — seuls ! Quel drôle de mot ! — pour la première fois, d'ailleurs, sur les promenades.

Jusqu'à l'hôtel des Autans, nous n'échangeâmes que des paroles banales.

Il n'y avait presque plus personne à la pension de famille. Chacun voulait jouir de la belle soirée. Par contre, une foule immense s'étendait sur les boulevards qui bordaient la plage. On pouvait à peine circuler.

Nous prîmes l'ascenseur. Je remarquai que Guy était assez pâle et mordillait nerveusement sa lèvre inférieure.

— Attendez-moi là, fis-je, lorsque nous fûmes arrivés devant la chambre de maman.

J'entrai, en laissant la porte ouverte. L'écharpe était posée bien en vue, sur le dossier d'un fauteuil, ainsi que maman me l'avait annoncé.

Je la saisis et me retournai pour ressortir : Guy était devant moi.

— C'est fait ! fis-je. La voilà, descendons !

Mais lui m'avait saisi le poignet et plongeait son regard bleu dans le mien.

— Lilette, fit-il, d'une voix assourdie, écoutez-moi ! Peut-être jamais plus ne nous reverrons-nous ainsi, seule à seul. Toujours quelqu'un est entre nous. Et ce

que je veux vous dire ne peut se dire devant témoins : Lilette, je vous aime !

Eberluée, interdite, je le regardais, je l'écoutais... Il me semblait, en vérité, que c'était une autre Lilette qui était à ma place.

— Je vous ai aimée dès le premier instant où je vous ai vue... continua-t-il. Je vous revois, penchée sur la rampe de l'escalier... Comme vous êtes jolie, Lilette !... Tout de suite, j'ai senti que vous m'aviez enlevé le cœur... C'est votre image, votre seule image qui reste, jour et nuit, devant mes yeux... J'ai voulu faire votre connaissance... Vous êtes bien telle que je l'espérais : votre intelligence, votre âme sont dignes de votre beauté...

Il avait plié un genou devant moi et me regardait de ses beaux yeux implorants. Je me sentis bouleversée.

— Lilette, reprit-il, plus pressant, je vous aime... Je vous adore avec tout ce qu'il y a de meilleur en moi... Lilette, voulez-vous être ma femme ?

Je ne sais alors ce qui se passa en moi. Je sentis le sol se dérober sous mes pieds et je glissai en arrière. Il s'était élancé et m'avait retenue.

— M'aimeriez-vous donc un peu ? chuchota-t-il.

Je ne sais trop ce que j'ai répondu. J'étais si profondément émue que je ne me souviens plus de ce que je lui dis alors. Je dus parler de miss Mottson, car il répliqua vivement :

— Ne me parlez pas de cette Anglaise ! Je vous donne ma parole que je ne l'aime pas.

Et tout bas, il murmura, en me pressant contre lui :

— Ma fiancée !...

C'est donc fait : je suis la fiancée du comte Guy !

Pauvre Yves !

Pourquoi donc est-ce que je pense tant à lui, maintenant ?...

Nous sommes revenus, tout tranquillement, en nous donnant le bras. Je l'écoutais parler ; c'était délicieux !

Seulement, il m'a demandé d'attendre quelques jours avant d'en parler à nos amis de la plage. Sans doute veut-il avant consulter sa famille ?... C'est tout naturel !

— Nous garderons notre cher secret à nous deux, tout seuls ! m'a-t-il chuchoté alors que nous entrions dans les jardins du casino.

Il m'a furtivement baisé la main et nous avons regagné nos places, de l'air le plus innocent du monde.

Mais cette petite peste de Maryse, en me voyant, a insinué :

— Comme vos yeux brillent, Lilette ! Est-ce Chopin qui vous produit un tel effet ?

Je l'aurais volontiers étranglée.

Mais que vont-elles dire, toutes, dans quelques jours ? Et miss Mottson ?...

9 juillet.

Nous avons passé toute la journée sur la plage. Miss Mottson, remise de sa migraine, était revenue nous rejoindre. Naturellement, il a fallu qu'elle accapare Guy. Ces insulaires sont réellement d'une désinvolture qui frise l'impertinence.

Au tennis, elle ne veut jouer qu'avec lui. Au bain, elle l'entraîne à sa suite. Au dancing, il doit la faire danser constamment. Ce soir, nous sommes allés au thé du Glacier. L'orchestre y est excellent. Eh bien ! c'est à grande peine s'il a pu me faire danser deux ou trois fois. Maggie n'attendait pas qu'il l'invite. Elle aurait peut-être pu attendre longtemps, c'est vrai. Elle proposait, dès les premières mesures de l'orchestre :

— Guy, ce tango ?

— Venez danser ce blue...

Et comme il est parfaitement bien élevé, naturellement, il obéissait.

Cependant, à quelques reprises, il a pu s'échapper. Il m'a invitée. Et, pendant une danse, il m'a murmuré :

— Cette Maggie est insupportable. Vraiment, elle me chambre !

Puis, tout de suite, il m'a demandé quelles pierres je préférais...

10 juillet.

Maggie doit se douter de quelque chose, car elle me regarde d'un air tout juste aimable et ne manque pas une occasion de m'être désagréable.

Après-midi, elle a même été impolie.

Nous étions tous réunis, après le bain, au soleil, étendus sur la plage, en maillots.

Je suis plutôt petite. Mais, elle, elle est immense : elle est même un peu plus grande que Guy, qui est pourtant un beau garçon.

— Je ne comprends pas, a-t-elle insinué, qu'une femme trop petite de taille se permette le maillot... C'est réellement disgracieux !...

En disant cela, elle me regardait fixement.

Je me suis senti rougir jusqu'à la racine des cheveux. Mais Guy, tout de suite, a vivement relevé le gant :

— Je ne suis pas de votre avis, miss. Le maillot va aussi bien aux petites qu'aux grandes, à condition d'être bien faites.

Maggie a voulu le pousser dans ses derniers retranchements.

— Réellement, Guy, que préférez-vous ? Une femme grande ou une femme petite ?

— Cela dépend de la femme elle-même, a-t-il répondu ; mais, en général, les petites femmes sont plus désinvoltes que les grandes ; elles semblent de vivantes poupées !

Et, à son tour, il me regardait.

Miss Mottson a compris ; elle a parlé d'autre chose...

12 juillet.

Je ne sais ce qu'avait Guy, ce matin : il avait l'air ennuyé, triste.

André l'a remarqué aussi, car il lui a dit :

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon pauvre vieux ?... Tu as l'air tout chose... Aurais-tu mal dormi ?...

Il a esquissé un sourire.

— Il est vrai que la nuit a été plutôt courte : je me suis couché à quatre heures...

Puis, il est parti avec André et nous n'avons pas entendu la suite de la conversation. Mais j'imagine qu'il devait être au baccara ou à la roulette... Il m'a confié qu'il était joueur...

Je n'aime pas ce défaut : tout cela changera dès que nous serons mariés.

14 juillet.

Aujourd'hui, fête nationale.

Pour fuir les pétards et les autos, la poussière et les encombrements, nous

[*Lire la suite page 27*]

Le sourire d'Odette Joyeux



ODETTE JOYEUX porte bien son nom : elle est délicieusement jeune et son sourire indique bien qu'elle a confiance en l'avenir. Pour n'être pas très longue, sa carrière compte déjà plusieurs succès éclatants. On l'a souvent vue à l'écran français et on peut être assuré qu'on la verra souvent encore, si l'on juge par les éloges dont elle est l'objet dans les rubriques parisiennes de cinéma. A notre tour, nous saluons le talent de Mlle Joyeux auquel s'ajoutent tant de grâce et de beauté !

Photo S. I. F., Ottawa.

PAUL HENREID, fait un bon mari et un excellent papa. Plus tard, quand la petite MIMI MARIA, sa benjamine, aura l'âge de raison et qu'elle pourra s'exprimer facilement, elle saura bien témoigner toute sa gratitude le jour de la fête des pères. En attendant, elle est très heureuse de son sort et accepte volontiers de poser pour le photographe dans les bras de son papa.



LA FÊTE DES
à Hollywo

A TOUTE CHOSE, malheur est bon, dit un sage proverbe. C'est pourquoi la pénurie de domestiques a quelques bons côtés. Le plus réel de ces avantages est de rapprocher nécessairement, en une intimité plus étroite, parents et enfants. Ce prénomène, de date relativement récente, se produit même dans des milieux aussi fortunés que celui des artistes de Hollywood.

Les papas jouent avec leurs enfants, font avec eux de longues promenades, les entraînent à divers sports dans lesquels eux-mêmes excellent, s'intéressent activement aux progrès des jeunes écoliers. Il en résulte un sentiment de confiance de la part des petits. Papa n'est plus seulement un personnage lointain, admirable, bien entendu, mais tout de même un peu redoutable. Il est

Assez jeune encore pour jouer les jeunes premiers, DICK POWELL, ci-contre, à gauche, peut se vanter d'être le papa d'une charmante fillette du nom d'Ellen. On nous assure que cette dernière, qui est dans sa huitième année, entend bien célébrer la fête dont son papa sera le héros.



PÈRES
ood

devenu un compagnon de jeux, un ami et, du moins, espérons-le, il sera demain un conseiller.

C'est dire que chaque année la fête des pères prend, à Hollywood comme ailleurs, une importance toujours grandissante et qu'on la célèbre avec un éclat digne d'une pareille mise en scène.

Photo du haut, DONALD O'CONNOR et son trésor. — A droite, un autre foyer heureux de Hollywood. — Ci-contre, JAMES CRAIG s'acquittant d'un des devoirs paternels avec beaucoup d'autorité et de savoir-faire.

ANNIE DUCAUX

Comme beaucoup d'artistes françaises, ANNIE DUCAUX a débuté au théâtre avant de venir au cinéma. Elle avouait un jour à un reporter qu'elle avait un reproche à faire au septième art : celui de ne lui avoir jusqu'à présent confié que des rôles tristes, alors qu'elle aime la gaieté, tout comme une autre. Si l'on se rappelle quelques-unes des interprétations les mieux réussies d'Annie Ducaux : *Coups de feu à l'aube*, l'*Agonie des Aigles*, *Un grand amour de Beethoven*, *Prisons sans barreaux*, les *Filles du Rhône*, *L'Inoubliable M. Dubois*, on convient que sa remarque est justifiée.





FERNAND GRAVEY

Après un assez long séjour aux Etats-Unis et plusieurs rôles joués pour le cinéma américain, la carrière artistique de FERNAND GRAVEY a repris de plus belle en France. Fils de deux comédiens, Fernand Mertens, né à Bruxelles, débuta tout jeune sur les tréteaux paternels, à la salle de spectacle des Galeries Saint-Hubert. Lors de l'invasion de la Belgique en 1914, le jeune acteur est envoyé à Londres et c'est là qu'il acquiert cette connaissance impeccable de l'anglais, qui devait par la suite lui être si utile. Son meilleur rôle sur l'écran américain est *The Great Waltz* avec Louise Rainer. Ses films français sont trop nombreux pour être énumérés ici.

GARDE-ROBES D'ÉTE



2009 — Jolie robe pour dames et jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 16 : 3⅜ v. en 35″, 3⅛ v. en 39″ ou 2¼ v. en 54″. Prix 25¢.

2021 — Robe attrayante pour dames et jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 16 : 3¼ v. en 35″, 3 v. en 39″ ou 2⅛ v. en 54″. Prix 25¢.

2018 — Robe pour adolescentes et jeunes filles. Grandeurs 11 à 18. Tissu requis pour grandeur 15 : 3⅜ v. en 35″, 3⅛ v. en 39″ ou 2⅜ v. en 54″. Galon plat : 4⅞ v. Prix 25¢.

2010 — Robe ouverte en avant pour dames et jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 16 : 3⅜ v. en 35″, 2⅞ v. en 39″ ou 41″. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez lemarchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

L'AMOUR EN VACANCES

[*Suite de la page 20*]

avons décidé d'aller faire un pique-nique au phare de la Coubre, le long de la côte sauvage.

Le drôle de petit tramway nous y mène. On traverse une immense forêt de pins. Je crois qu'elle a une vingtaine de milles de long.

Quant au phare, il est bâti à la lisière, naturellement, et mesure quarante pieds environ. De là-haut, la vue est superbe. Voici deux fois qu'on le reconstruit, car la mer, tous les ans, gagne et ronge la côte. Il paraît que, dans quelques années, cette magnifique construction ne sera plus qu'un souvenir : l'Océan l'aura détruite. On va le rebâtir encore une fois à quelques centaines de pieds en arrière.

L'escalier tourne colimaçon et il faut grimper longtemps pour atteindre la plate-forme supérieure. Mais comme on est bien récompensé de ses peines !

En redescendant, toute la bande, c'est-à-dire Maryse, Solange, André, un autre petit jeune homme, collégien de dix-huit ans, boutonné et timide, qui est, paraît-il, un cousin de Maryse et qui répond au nom euphonique de Théodore, et miss Maggie, étaient passés devant. Avant de m'engager à mon tour dans la spirale, je chuchotai à Guy :

— Qu'avez-vous, depuis deux jours, Guy ? Vous semblez tout changé ?

Il m'a regardée avec étonnement et, m'a-t-il semblé, avec une nuance de gêne. Puis, il a souri, de ce beau sourire qui séduit malgré soi :

— Vous êtes un bébé, a-t-il murmuré. Je vous aime toujours !

Notre conversation n'a pu se prolonger. Nous sommes descendus rejoindre les autres.

Cette parole n'était rien et, cependant, elle m'a rassurée.

15 *juillet.*

J'étais rassurée !.. écrivais-je hier.

Quelle folie !

Ah ! quel réveil !

Mon cœur est brisé à jamais. C'est fini : jamais plus je ne croirai un homme. Quel mensonge, quelle duplicité !

J'écris ce soir, — cette nuit, plutôt, — alors qu'ils sont à se promener sur la plage. Moi, j'ai refusé de les accompagner. Toute la journée, j'ai dû lutter contre l'effroyable déception, la douleur épouvantable qui me broyait le cœur. Au moins, qu'on me laisse quelques heures pour pouvoir pleurer à mon aise !

Maman repose. Et elle croit que je dors aussi.

Pauvre maman ! Heureusement qu'elle n'a rien su de cette affreuse histoire !

Elle ne saura jamais ; je serai assez forte pour garder secrète cette blessure.

Mais ma vie est finie.

Ah ! je le sens bien : jamais je ne pourrai avoir confiance !

Ce qui m'est arrivé ? Oh ! c'est si simple !

Ce matin, j'étais partie pêcher de la crevette dans les rochers de Vallières.

Je me suis assise un instant derrière un gros bloc écroulé sur la plage. Soudain, j'ai entendu deux voix que jai bien cru reconnaître.

Pas de doute : c'était Maggie et Guy.

Par quel étrange hasard sont-ils venus précisément à portée de mon oreille ?

Parce que la Providence, sûrement, n'a pas voulu permettre que je sois dupe plus longtemps de cet infâme personnage.

Car j'ai entendu Guy, — mon fiancé, — avouer à cette Anglaise qu'il l'aimait et la supplier de lui accorder sa main.

— Je vous aime, je n'aime que vous ! disait-il. Et mon plus grand bonheur serait de pouvoir vous appeler ma femme !...

Comment suis-je restée calme, sans bouger, sans trahir ma présence ?...

Mais, lorsqu'ils sont partis, j'ai éclaté en larmes...

16 *juillet.*

Ce qu'il y a d'horrible, c'est la comédie qu'il faut jouer à toute heure de la journée.

Je dois sourire, paraître joyeuse, indifférente... Quel supplice !

Guy papillonne autour de Maggie. A son aise ! Moi, j'affiche également pour lui le plus parfait dédain. J'agis exactement comme s'il n'existait pas. Et, quelquefois, devant mon attitude, je surprends chez lui un geste d'énervement. Evidemment, je dois le surprendre.

Il ne sait pas que je connais sa trahison...

Eh bien ! En analysant mes sentiments, j'en arrive parfois à me demander si je l'ai réellement aimé.

Il ma *plu*. Est-ce cela, l'amour ?...

17 *juillet.*

Ce matin, alors que nous étions sur la plage, au tennis, Guy, après une partie mouvementée où j'avais été son adversaire avec André, m'a demandé de changer de camp.

Mais j'ai prétexté une grande fatigue et j'ai laissé Solange prendre ma place. Il a paru furieux.

18 *juillet, trois heures.*

C'est ce soir qu'Yves rentre d'excursion.

Je me demande pourquoi la journée me paraît si longue !

Yves !...

S'il n'y a qu'un seul homme loyal et bon sur la terre, j'imagine que ce doit être lui.

Pourquoi ai-je écouté Guy ?... Sais-je, après tout, qui il est, d'où il vient ?... Je me suis laissé prendre à ses jolies manières, comme un papillon à la flamme d'une bougie.

Au fond, tout ceci s'est réduit à un échange de paroles.

Je croyais, d'abord, mon chagrin éternel. Il était violent : ce n'était pas la même chose. Depuis, j'ai bien réfléchi.

J'ai pleuré, c'est certain. Même, quand j'y songe encore, je sens les larmes me monter aux cils.

Mais est-ce l'amour bafoué qui souffre, ou simplement l'amour-propre ?

Car, enfin, je n'ai jamais dit à Guy que je l'aimais !... Je trouvais agréable, séduisant, d'être celle qu'il avait distinguée au milieu de tant de jolies femmes. Moi-même, n'avais-je pas reconnu qu'il ne ferait jamais un bon mari ?...

Non ! je crois vraiment qu'il faut baser une union éternelle sur des sentiments plus vrais, plus forts, plus durables.

Dans la bande, on s'est bien aperçu de l'intérêt . . . passager que m'a témoigné Guy et de l'indifférence que j'affecte pour lui, maintenant, car André, ce matin, m'a dit, avec le tact qui le caractérise :

— Alors c'est donc fini, ce flirt avec le beau comte ? . . .

J'ai haussé les épaules, sans répondre. Cela valait mieux.

19 *juillet.*

Yves est rentré.

Il me semble tout à coup que le cauchemar trouble de ces derniers jours s'est enfui devant son beau regard franc et son sourire.

Ah ! oui ! . . . Lui doit être loyal, c'est certain. Ce n'est pas lui qui aurait agi comme Guy !

Il est bronzé, bruni . . . Et ce teint de moricaud fait un contraste étrange avec ses cheveux blonds.

Il est vraiment bien. Jamais je ne l'avais mieux constaté qu'aujourd'hui. Il porte le maillot à merveille.

Il a paru très heureux de me revoir, lui aussi. Nous sommes allés le chercher à la gare, au train de neuf heures quatre, qui arrive de La Rochelle.

M. Le Gonnec était avec nous, naturellement. Il passe son temps à l'ombre de la tente, avec maman et deux autres vieilles dames de la pension, à faire d'interminables parties de bridge.

— Chacun prend son plaisir où il le trouve ! a-t-il coutume de dire. Et comme on est en vacances pour se distraire . . .

Il a bien raison. Car, le reste de l'année, il est débordé avec ses malades.

Quand le flot des voyageurs a commencé à s'écouler, nous avons cherché la haute silhouette de celui que nous attendions.

C'est moi qui l'ai aperçu la première.

— Le voilà ! Le voilà ! me suis-je écriée.

Maman et le docteur Le Gonnec n'ont pas eu le temps de me répondre : Yves était devant moi. Il a embrassé son père, a salué maman, m'a serré la main si fortement que j'en avais les doigts meurtris.

— Je suis vraiment content de vous revoir, Lilette ! m'a-t-il murmuré, alors que nous reprenions le chemin du retour.

Je sentais son regard posé sur moi.

Le trajet est court, de la gare aux Autans. Nous fûmes vite arrivés.

— Pas fatigué, mon garçon ? interrogea le docteur, lorsque nous avons été réunis dans le hall, autour des consommations.

— Pas du tout, papa ! J'ai fait un voyage splendide. Je suis enchanté !

— Tant mieux ! Tu nous raconteras ça.

C'est drôle : depuis qu'Yves est près de moi, il me semble que les événements de ces derniers jours n'ont existé que dans mon imagination malade . . .

CHAPITRE V

Le lendemain matin, le jeune docteur reprit sa place dans le groupe joyeux. Il fut reçu avec des exclamations de bienvenue. En quelques jours, on avait su apprécier son caractère franc et sympathique.

Guy, Maggie, Solange, Maryse, Théodore, André, Lilette étaient déjà en maillot, à se rôtir consciencieusement l'épiderme. Après un certain temps, ils se dirigèrent vers la mer.

— Lilette ! cria Mme Devoncelle.

La tente de la vieille dame se trouvait à une vingtaine de pieds, déjà occupée par sa locataire et le docteur Le Gonnec.

La jeune fille, d'un bond souple, s'était élancée.

— A qui le tour ? s'écria Solange. C'est la dislocation complète, alors ? . . .

— Je retourne dans l'eau, moi aussi ! fit André. On y est aussi bien qu'ici, d'ailleurs.

— Merci pour nous, mon cher ! fit Solange, aigre-douce.

Il se mit à rire.

— C'est sans intention, je vous assure. Venez-vous, Yves ?

— Je veux bien. J'ai hâte de me baigner ! . . .

Maryse bâilla.

— Pas moi ! Je reste ici.

— Moi aussi, dit Solange. Et vous, Théodore ?

Théodore n'avait pas d'avis.

— C'est bon ! décida Maryse avec autorité. Tu restes pour nous tenir compagnie.

Les choses étant ainsi arrangées, le groupe se fendit. André et Yves se dirigèrent à leur tour vers l'Océan, que venaient d'atteindre Guy et Maggie.

— Dommage qu'elle soit un peu plus grande que lui, n'est-ce pas ? fit-il, en se tournant vers le jeune docteur. N'importe, ils feront un beau couple !

— Sont-ils fiancés ? demanda Yves, étonné.

L'autre, qui, probablement, n'avait amené la conversation sur eux que pour lui annoncer la nouvelle, dont causait toute la plage, se hâta de répondre :

— Comment, vous ne le saviez pas ? . . . Il est vrai que vous étiez perdu dans vos marais . . . Mais depuis hier, mon cher, c'est le dernier potin de Royan. Il paraîtrait que le beau Guy a fait sa demande officielle, — quand je dis officielle, je veux dire à Maggie elle-même, quoi ! — et que celle-ci a accepté tout de suite. Depuis, elle le chante sur tous les toits. Pensez donc ! Elle sera comtesse !

— Tant mieux pour elle ! fit Yves, en souriant.

— Entre nous, je prévoyais bien quelque chose comme ça, depuis deux ou trois jours . . . Car le comte serrait de fort près Lilette . . .

Le jeune docteur se détourna brusquement.

— Comment ? . . .

— Hé ! oui. Ah ! c'est qu'il s'en est passé des choses, pendant votre absence, mon vieux ! Huit jours, à la plage, ça vaut un mois en ville . . . Oui . . . Guy a eu un béguin . . . voyant pour Lilette, qui, entre nous, le mérite bien . . .

Le jeune homme eut une rapide crispation. Mais l'autre, tout occupé à ses commérages, ne remarqua rien.

— Cette histoire a débuté le soir où Lilette et le comte sont allés ensemble chercher l'écharpe de Mme Devoncelle . . . Nous étions au concert du casino. Eux sont retournés tous les deux aux Autans. Que s'est-il passé ? . . . Je ne sais. Mais Lilette, en revenant, avait des yeux extraordinairement brillants, si brillants que Maryse elle-même l'a remarqué et le lui a dit.

« Depuis ce jour-là, mon vieux, on ne les voyait plus qu'ensemble : Lilette, Guy ; Guy, Lilette. Quelqu'un qui faisait une tête, c'était Maggie, je vous assure . . . Mais je vous ennuie, peut-être, avec mes ragots ? . . .

— Pas du tout ! fit Yves, d'une voix un peu rauque. Au contraire ! Continuez donc, je vous prie !

— Asseyons-nous donc là, au bord de l'eau... Nous prendrons notre bain après.

Ils se laissèrent tomber sur le sable humide, que venaient lécher les lames. Puis, André continua :

— N'est-ce pas que c'est drôle, toutes ces petites histoires ?... Mais, attendez : ce n'est pas fini !

« Ça allait si bon train, leur amourette, que chacun croyait vraiment à quelque chose de plus sérieux qu'un simple flirt. Beaucoup pensaient, à ce moment-là, que Lilette finirait par être comtesse de Beauray. Quoique, à vrai dire..

Il secoua la tête.

— Je ne sais vraiment si elle aurait fait une riche emplette ! Guy est parfaitement séduisant, c'est vrai, et je le crois de noblesse authentique. Mais il lui faut une grosse fortune... Et je crois que son blason a besoin d'être redoré... Il avait jeté ses visées sur miss Mottson, avant l'arrivée de Lilette. C'était tout à fait ce qu'il lui fallait. Mais Maggie est loin d'être aussi bien que Lilette. Savez-vous qu'elle est rudement jolie ?...

« Bref, je crois bien qu'à ce moment-là il était sérieusement pincé et l'amour faisait céder le pas à l'intérêt. Qui sait ? . . Aujourd'hui, ce seraient peut-être leurs fiançailles que je vous aurais apprises, si la dame de pique n'était intervenue... L'autre jour, — tenez, il y a une semaine, — il a pris, au baccara, une culotte formidable : cent cinquante mille balles ! Vous vous rendez compte ?... Il me l'a avoué le lendemain.

« Ça a dû porter un rude coup à son compte en banque !.. Car, à partir de ce moment-là, il a changé complètement de tactique. Plus de Lilette ! Maggie, par contre, avait reconquis toutes les faveurs. Et, hier soir, j'ai appris leurs fiançailles. Ils l'ont annoncé à quelques intimes. Que voulez-vous, mon cher, Lilette est ravissante, mais Maggie est milliardaire ! Il faut être pratique !...

Yves ne disait rien. Mais, les mâchoires légèrement contractées, il faisait machinalement un petit tas de sable à côté de lui.

— Ce n'est pas tout ça, conclut André. Allons prendre notre bain, maintenant !

Ils se levèrent et entrèrent dans l'eau.

— Tiens ! fit André, en tournant la tête, voici Lilette qui vient nous rejoindre !

Légère et svelte comme une Diane chasseresse, la jeune fille arrivait par bonds souples.

— On l'attend ? dit André, en voyant Yves continuer à avancer.

— Bah ! fit le jeune docteur, elle saura bien nous retrouver !

Et, sans rien ajouter, il s'élança, fendant l'eau à grandes brasses vers le large.

CHAPITRE VI

Yves, voulez-vous me faire passer mon béret, je vous prie ?... Il est juste à côté de vous.

— Voilà !

— Merci !

Elle jeta un rapide coup d'œil sur lui : sans lui prêter la moindre attention, il s'était retourné vers Maryse et continuait avec elle la conversation commencée.

Toute la bande avait été excursionner dans les bois de chênes-verts et de pins qui dominent la falaise déchiquetée de Saint-Palais. Maintenant, étendus sur le tapis roux des aiguilles sylvestres, ils se reposaient avant de reprendre le petit tram qui les reconduirait à Royan.

Maggie et Guy n'étaient pas là. La jeune Anglaise avait entraîné son fiancé jusqu'à Biarritz. Maryse, Solange, Yves, Lilette et l'inévitable Théodore, composaient seuls le petit groupe.

Lilette était nerveuse. Depuis deux jours son camarade semblait prendre plaisir à s'afficher avec Maryse, qui, très fière de l'attention que lui accordait le jeune praticien, prenait déjà des airs de souveraine suivie par son esclave dévoué.

— Dites donc, mes enfants, prononça gravement Solange, en regardant sa montre bracelet, je crois qu'il nous faudrait songer à retourner. Voilà six heures et demie.

— A quelle heure passe le tram ? interrogea Théodore, pour dire quelque chose.

Personne ne lui répondit. Alors, il cueillit une longue herbe à panache et parut très occupé à la sucer.

Yves, d'un bond souple, s'était remis debout. Les autres l'imitèrent, sauf Maryse.

— Levez-moi, Yves ! s'écria-t-elle. Sinon, je reste ici jusqu'à ce que je trouve une âme charitable !

Le jeune homme lui tendit la main. Elle s'y accrocha. D'un effort vigoureux, il la tira, si vigoureux, sans doute, qu'elle se trouva projetée contre lui.

— Aïe !... fit-elle, en éclatant de rire.

Lilette tourna le dos avec énervement.

— Quelles manières, quand même !... grommela-t-elle. Elle est impossible !

Elle marcha devant, agacée. Qu'avait donc Yves depuis ces deux jours ?... Elle avait envie de le battre et aussi envie de pleurer.

Ils débouchèrent soudain sur la route dorée par les derniers feux du couchant.

— La station est à cent pas, annonça Maryse. Mais dépêchons-nous, car je crois que nous n'avons plus de tramway après celui-ci.

Soudain, Solange poussa une exclamation d'alerte :

— Le voilà ! Le voilà !

Derrière eux, très loin encore, la locomotive, minuscule, balançait son panache de fumée. Le tram de Royan a beau conserver une lenteur 1900, il va tout de même plus vite que des piétons.

— Nous allons le manquer ! s'écria Maryse. Vite, vite, courons !

Les cinq jeunes gens, coudes au corps, partirent au pas de charge, en riant et en criant.

— Je n'en puis plus ! souffla Maryse, exténuée. Je crois que je le rate !...

— Courage ! Allons ! Nous y voilà ! fit Yves, en la saisissant par un bras et en l'entraînant.

Lilette, au pas gymnastique, cheveux au vent, filait comme une flèche. Elle arriva bientôt à la station. Le petit tram y stoppait également.

— Une seconde ! s'écria-t-elle au receveur qui, philosophe, regardait galoper les jeunes gens. Ils arrivent...

L'employé, heureusement, était comme le gendarme, bon enfant. Quelques minutes plus tard, toute la troupe s'entassait dans un des wagons ouverts à tous les vents.

— Dieu ! que j'ai chaud ! balbutia Maryse, en portant les mains à son cœur.

— Prenez garde de ne pas prendre froid, fit Yves en se levant et en allant tirer les rideaux qui fermaient les deux côtés du compartiment.

Lilette, sombre, ne disait rien.

— C'est égal ! s'écria Solange. Sans Lilette, il partait sans nous ! ...

— Vous êtes une véritable Atalante ! constata Théodore, qui aurait désiré extrêmement briller devant la jeune fille.

Lilette, avec une toute petite pointe de perfidie, riposta :

— Oh ! vous savez, moi, je n'ai jamais eu besoin de me faire traîner pour arriver quelque part !

Maryse lui lança un regard aigu :

— C'est que tout le monde n'est pas habitué à galoper comme vous, ma chère !

Solange se mit à rire.

— N'empêche que vous êtes bien contente d'être dans le tram, à l'heure actuelle, au lieu de souffler et de tirer le pied sur la route de Saint-Palais !

Yves, impassible, regardait le paysage.

Lorsqu'ils arrivèrent, le dîner venait de sonner.

— D'où venez-vous, mes enfants ? demanda Mme Devoncelle, en les voyant entrer dans le hall.

— De Saint-Palais, maman, répondit Lilette, en surveillant du coin de l'œil Yves et Maryse, qui causaient un peu plus loin.

— Oh ! Maryse ! s'écria Solange, venez-vous ? Nous allons être en retard et je serai grondée, moi. Vous savez pourtant bien que, chez moi, on ne badine pas sur l'heure des repas !

Les deux jeunes filles habitaient en dehors de la pension de famille, à deux villas voisines, qui se trouvaient à quelques centaines de pieds des Autans.

— Oui ! Je viens ! Attendez-moi ! ... Yves, ajouta-t-elle, en se tournant vers le jeune docteur, sortez-vous, ce soir ?

— Et vous ?

— Mais oui !

— Alors, sans doute.

— Bien ! Je viens vous prendre à neuf heures tapant. Ça va ?

— Je vous attendrai.

Les deux jeunes filles s'éloignèrent. Yves s'approcha du groupe.

— C'est ton flirt, cette demoiselle ? demanda brusquement le vieux professeur, en considérant son fils.

Celui-ci haussa les épaules.

— Si tu veux !

— Eh bien ! je ne te fais pas mon compliment ! Elle a l'air d'une petite grue.

Lilette l'aurait embrassé pour cette parole. Mais le jeune homme riposta, d'un ton glacé :

— Je te demande pardon, papa ; c'est une jeune fille très convenable, qui n'a jamais fait parler d'elle.

Et, en disant cela, son regard noir s'appuya sur celui de Lilette, qui resta interdite.

La conversation s'arrêta ; on passait à table. Lilette, habituellement, était placée près du jeune docteur et ils bavardaient durant tout le long du repas.

Mais, comme s'il obéissait à une tactique véritable, celui-ci, dès le potage, se retourna vers sa voisine, une jeune femme russe qui portait lunettes, que Lilette avait surnommée *la chouette*, et commença avec elle une discussion philosophico-sociale qui dura jusqu'au dessert.

On se leva de table et l'on passa au salon. Des conversations se nouèrent.

Yves, enfoncé dans un fauteuil, parcourait un magazine. Soudain, il se leva brusquement Maryse était devant lui.

— Allô ! Voyez si je suis exacte ? Vous êtes prêt ?

— Je vous suis.

Et, comme forcé, il se tourna vers Lilette, en ajoutant avec froideur :

— Venez-vous ?

— Non, merci ! fit-elle, le cœur très gros. Je suis lasse.

Le vieux professeur Le Gonnec avait, lui aussi, levé le nez de dessus son journal d'un air mécontent.

— Tu ne rentreras pas trop tard, j'espère ?

— Mais non, papa, mais non ...

Les deux jeunes gens s'éloignèrent. Lilette s'approcha de sa mère et du vieux docteur.

— Bonsoir ! fit-elle d'un ton las. Je vais me coucher.

— Bonsoir, mon enfant ! fit-il. Vous avez raison ; vous avez l'air fatigué ...

— Un peu de migraine ... Bonsoir, maman ! ...

Mme Devoncelle se leva.

— Je monte aussi, ma petite fille. A demain, docteur !

Il se leva, se pencha sur la main encore très blanche et fine de la vieille dame.

— Bonne nuit, chère madame. Faites de beaux rêves !

Elle sourit en branlant sa tête argentée.

— Ce n'est plus de mon âge, voyez-vous ... Un bon repos, je n'en demande pas plus ...

Elles disparurent bientôt en haut de l'escalier.

Le professeur Le Gonnec se leva et fit quelques pas dans le hall, l'air préoccupé.

— Je me demande un peu, grommela-t-il, quel jeu joue en ce moment ce grand nigaud ... J'espère bien qu'il ne va pas me donner un numéro pareil comme belle-fille ? Ah ! ça, non, non ! ...

Il jeta un regard vers la direction où avaient disparu Lilette et sa mère, et haussa les épaules :

— Dire qu'il avait peut-être le bonheur sous la main, et que ...

Il fit une pause et conclut énergiquement, quoique *in petto* :

— Grand nigaud !

Cependant, arrivée dans sa chambre, et après avoir souhaité bonne nuit à sa mère, Lilette s'était jetée sur son lit en sanglotant.

Qu'avait-elle donc fait à la Providence pour souffrir de la sorte ?

Guy, d'abord ... Maintenant, Yves !

Car ces quelques jours de douleur avaient suffi à lui faire voir clair en elle-même.

C'était Yves qu'elle aimait, qu'elle aimait de toutes les forces de son être.

Et, maintenant, il la fuyait ! Il s'affichait avec une autre, devant elle, sans penser quelle souffrance il pouvait causer !

Guy ... Ah ! maintenant, elle jugeait cette déconvenue bien légère ... Au fond, il valait mieux que les choses aient ainsi tourné. Mais, Yves !

Que croyait-il donc ?

Depuis deux jours, elle s'était interrogée anxieusement. Elle n'avait pas trouvé.

Et voici que la réponse du jeune homme à son père, avant dîner, avait été pour elle une révélation.

Maryse n'avait jamais fait parler d'elle !

Mais c'était elle que visait cette parole ! Elle l'avait sentie, comme un coup de fouet, la cingler toute.

Avec quel accent de froideur, de mépris, il avait dit cela !

Elle sentit une rougeur insupportable lui couvrir les joues, tandis qu'un grand mouvement de révolte la secouait toute.

Elle gémit :

— Yves ! ... Yves ! ...

La pauvre enfant croyait sentir son cœur éclater. Et personne à qui se confier !

Si ! elle avait son petit cahier, qu'elle dissimulait précieusement tout au fond d'une valise.

Elle le sortit et s'installa à la table, fleurie d'œillets blancs à la senteur poivrée qu'elle affectionnait. Il lui semblait qu'écrire sa peine rendrait son cœur moins lourd ...

23 *juillet.*

Pauvre petit cahier, tu ne seras donc jamais que le confident des heures de peine ! Quelques pages, seulement, sont noircies, et elles ne renferment presque que de la tristesse ...

Etre triste, quand on a dix-huit ans ! Cela ne devrait pas être permis ...

Et pourtant ! ...

Dix-huit ans ... Et je me sens si vieille, déjà !

La souffrance mûrit ...

Dire que j'ai cru ma vie finie parce que j'avais surpris l'infâmie de Guy ! Je sais bien, maintenant, que ce grand désespoir n'était qu'une ombre, que les soubresauts de mon orgueil qui n'admettait pas l'abandon.

Aujourd'hui, c'est bien différent. Je sens la douleur qui me ronge tellement plus profonde, plus cruelle, plus *vraie.*

Aujourd'hui, c'est tout mon être qui souffre ; c'est une torture incessante. Il me semble que, dans ma poitrine, j'ai un grand trou saignant, une déchirure affreuse ...

Yves ne m'aime donc pas ! Yves me méprise !

Ah ! pourrai-je survivre à une telle certitude ?

Quelques jours se passèrent encore.

— Qu'a donc Lilette ? demanda enfin un matin Mme Devoncelle, en désignant la jeune fille, assise sur le sable avec ses camarades, de la pointe d'une de ses aiguilles à tricoter. Je ne lui trouve vraiment pas bonne mine, ce matin ...

Le docteur Le Gonnec la regarda et hocha la tête :

— Voilà plusieurs jours que je la trouve bien pâle, en effet. Se fatiguerait-elle avec excès ?

— Elle joue trop au tennis, je pense, fit la vieille dame. Elle paraît éreintée.

— Ereintée ... Ereintée ... Est-ce bien le mot ? grommela le vieux professeur.

La jeune fille, en attendant le bain, était étendue sur le sable chaud. Machinalement, elle s'amusait à faire glisser la poussière dorée d'une main dans l'autre, en écoutant Solange lui raconter les derniers potins de la plage. Ah ! Dieu ! comme elle en était loin !

Pendant ce temps, Théodore cherchait sournoisement à lui glisser des coquillages dans le cou. Elle s'impatienta :

— Je vous en prie, finissez !

L'autre se le tint pour dit et se tourna vers Yves, qui, à genoux devant Maryse, étendue, s'amusait à lui chatouiller le

dessous des pieds avec une algue sèche, ce qui lui faisait pousser de petits cris pointus.

André arriva, également en maillot.

— Venez-vous ? cria-t-il. C'est l'heure du bain. La mer monte. Regardez les jolies vagues qu'il y a là-bas !

Ils se levèrent. Lilette s'élança, courut à l'eau. Solange et André suivirent, puis Maryse et Yves. Quant à Théodore, il marchait en affectant un air dégagé.

L'eau berceuse les accueillit. Tout de suite, Lilette se dirigea droit vers les lames.

— Venez-vous ? cria-t-elle.

— Non, dit André, j'aime mieux rester au bord.

Yves ne répondit pas. Ce fut Solange qui fit remarquer :

— Vous serez seule à nager, ce matin, Lilette. Voilà la Faculté qui apprend à Maryse à faire la planche.

Elle était sournoisement jalouse du succès que Maryse obtenait visiblement auprès du jeune docteur. Depuis le départ de Guy, Yves était devenu grand favori de la jeunesse de la plage.

Maryse était, bien ostensiblement, le flirt du jeune homme. De l'avis de tout le monde, il avait un béguin sérieux. Irait-il jusqu'à l'église ? Voilà ce que la galerie, pour l'instant, se demandait avec curiosité.

— Vous verrez qu'elle réussira à se faire épouser ! soufflait Solange dans l'oreille de Lilette. Ce n'est qu'une intrigante.

Pour l'instant, étendue sur le dos, une main d'Yves sous la nuque et l'autre sous les reins, elle se laissait flotter en poussant de petits cris effarouchés.

Lilette leur jeta un rapide regard. Puis, serrant les dents, elle s'élança vers le large, fendant l'eau à grandes brasses. Elle était excellente nageuse. Et comme, seuls de la bande, André et Yves pouvaient aussi s'éloigner du bord, c'était généralement encadrée par eux qu'elle filait à travers les vagues, comme un vrai poisson.

Mais André se fatiguait vite. Bientôt, il s'essoufflait, retournait. Et les deux intrépides continuaient seuls leur randonnée nautique.

La mer était calme. Quelle douceur, quelle paix, ici ! Lilette sentait la grande berceuse chanter à ses oreilles sa mélopée de caresses. L'eau enveloppait son corps, le moulait dans son étreinte liquide. Il lui semblait que sa douleur s'amincissait, s'effilait, s'évanouissait sous le chuchotement de la mer consolatrice.

Lilette allait toujours, à gestes précis. Elle se sentait soutenue, maintenue, par l'immense matelas élastique de l'océan. Un grand bien-être l'envahissait. Comme on oubliait toutes ses misères, ici ! Bleu de la mer, à reflets verts ; bleu éblouissant du ciel matinal, jeune et frais comme un sourire d'enfant ; chanson des vagues...

Et, machinalement, la jeune fille continuait lentement à nager.

Cependant, à une certaine lassitude qu'elle ressentit dans les cuisses et dans le haut des bras, elle crut plus prudent de rebrousser chemin. Elle avait nagé longtemps : elle s'en rendait compte, maintenant.

Elle fit demi-tour, comme à regret. La plage, les tentes, tout cela apparaissait loin, si loin ! comme un jouet puéril...

Il fallait quitter la mer si douce, si accueillante, qui avait su calmer et apaiser son cœur d'enfant malade... Il fallait retourner dans ce monde méchant et faux, où tout n'était que tromperies et lâchetés.

Elle nageait de plus en plus lentement, maintenant. Une force inconnue semblait la tirer en arrière...

Retourner... Pour reprendre la vie désolante et vide. La vie tissée de douleurs sans cesse renouvelées... pour revoir Yves et Maryse en tête à tête, et sentir son cœur saigner sous la blessure toujours fraîche...

Et, brusquement, une pensée jaillit en elle, fulgurante. Pourquoi retournerait-elle ?

Il serait si simple, si simple ! de tout finir... de ne plus souffrir... Il suffirait de rester immobile.. de se laisser glisser à travers la soie liquide qui se fendrait sous elle... On croirait qu'elle avait eu une crampe...

Et ce soir, demain... dans quelques jours... quand on retrouverait son corps, tout blanc, tout pâle... peut-être Yves verserait-il quelques larmes, en pensant à la petite amie si tragiquement disparue !

Alors, fermant les yeux, elle se laissa aller...

CHAPITRE VII

TOUT DÉGOUTTANTS, riant, les jeunes gens arrivaient en courant de l'eau.

— Où est Lilette ? s'informa tout de suite Mme Devoncelle en arrêtant son tricot.

Solange, Maryse, Théodore et André eurent un même geste vers la mer :

— Elle est restée là-bas...

— Elle a voulu nager au large, continua André. Sans doute est-elle allée un peu loin...

Tout de suite inquiète, la vieille dame s'était levée.

— Quelle imprudente ! Il n'y avait personne avec elle ?

— Tranquillisez-vous, madame ! fit Maryse sur un ton mi-miel, mi-vinaigre. Yves est parti à sa recherche.

— Elle n'en a pas l'air fort satisfaite ! chuchota André à Solange qui, heureuse, éclata de rire.

Ils se laissèrent tomber sur le sable, tandis que le docteur Le Gonnec forçait doucement sa vieille amie à se rasseoir.

— Ne vous inquiétez pas. Yves est un excellent nageur, Lilette aussi, d'ailleurs. Ils auront été tirer quelques brasses en pleine eau. Du moment que mon fils y est, il n'y a aucun danger.

Mme Devoncelle hésita un peu :

— Oui, oui, bien sûr... Tout de même, je vais gronder Lilette : elle est d'une imprudence !

Soudain, elle s'écria avec agitation :

— Qu'est-ce qu'il y a, là-bas, au bord de l'eau ? Voilà des gens qui courent... Mon Dieu ! Tout ce monde... Il est arrivé un malheur à ma fille !

Le professeur voulut la retenir. Mais elle s'était déjà échappée et courait vers les gens qui s'amassaient, de plus en plus nombreux.

D'un bond, André, Solange, Maryse et Théodore s'élançaient aussi et la dépassaient. Le vieux docteur suivit.

Maintenant, le groupe semblait une assemblée de fourmis autour d'un morceau de sucre.

Mme Devoncelle arriva, tout essoufflée, et fendit la foule qui s'amassait.

Et, soudain, elle poussa un grand cri et s'affaissa, évanouie.

Etendue au bord de l'eau, Lilette, blanche comme un cadavre, gisait. A genoux, près d'elle, Yves lui prodiguait les premiers soins et lui faisait les tractions rythmées de la langue.

Les jeunes gens, en la voyant, poussèrent des cris d'effroi. Solange, nerveuse, éclata en sanglots.

Cependant, le docteur Le Gonnec avait vigoureusement écarté les curieux.

— Arrière ! commanda-t-il. Laissez donner du secours à cette enfant !

— Il faut aller chercher un docteur ! s'écria quelqu'un.

— Inutile, fit-il sèchement. Je suis le professeur Le Gonnec, et mon fils est également médecin. Nous lui donnerons les soins nécessaires.

Et, s'agenouillant à son tour près de la noyée, il commença à pratiquer la respiration artificielle, tout en donnant des ordres :

— Qu'on aille aux Autans et qu'on dise de préparer le lit de cette jeune fille. C'est là qu'elle habite... Qu'on lui mette des briques chaudes... Et qu'on fasse immédiatement chauffer de l'eau.

André s'échappa, au pas de course, sans plus s'occuper de son maillot ruisselant.

Un quart d'heure plus tard, Lilette était étendue dans son lit, à l'abri des regards indiscrets. Yves l'avait transportée dans ses bras jusqu'à la pension de famille.

Quant à Mme Devoncelle, dont les âmes charitables s'étaient occupées, elle s'était affaissée, en sanglotant, dans un fauteuil de la chambre.

— Ma Lilette ! Ma pauvre petite enfant ! gémissait-elle.

Cependant, la jeune fille ne reprenait pas connaissance. Le vieux docteur échangea avec son fils un regard perplexe.

— Il ne faut pas se décourager, murmura Yves avec angoisse. On a vu des noyés reprendre vie après plusieurs heures de respiration artificielle.

Ils continuèrent leurs soins. Lilette était toujours inerte et glacée.

— Il me semble qu'elle reprend quelque couleur, fit le jeune homme, en se penchant avec anxiété sur le pâle petit visage.

— Elle n'est pas morte, n'est-ce pas, docteur, elle n'est pas morte ? gémissait la vieille dame en se tordant les mains.

— Mais non, mais non... rassurez-vous...

Tandis que cette scène déchirante se passait dans la petite chambre claire, les jeunes gens, réunis sur la plage, commentaient cet événement avec animation.

Vers midi, enfin, on recueillit un autre bruit. André, qui guettait les nouvelles, aux Autans, revint en courant et en criant :

— Elle est sauvée ! Elle est sauvée ! Elle vient de reprendre connaissance !...

C'était vrai. Après plus d'une heure de soins et d'espérances coupées d'angoisses, Lilette avait ouvert les yeux.

Elle les avait refermés bien vite. Car, parmi les trois têtes qui se penchaient sur son lit, entre le vieux docteur Le Gonnec et sa mère, pleurant et riant à la fois, elle venait de reconnaître Yves.

— Tout va bien ! grommela le professeur, d'une voix émue. Laissons-la, maintenant. Du repos, une bonne nuit et, demain, cette petite fille sera aussi alerte que vous et moi.

Mme Devoncelle déposa un léger baiser sur le front de sa fille. Puis, les trois personnages quittèrent la chambre à pas de loup. Lilette semblait, en effet, tomber dans un repos réparateur.

Ils se retirèrent dans la chambre de la vieille dame, voisine de celle de la jeune fille, afin d'accourir au premier appel de celle-ci.

— Ouf !... fit le professeur. Quelle alerte elle nous a donnée, cette vilaine gamine !... J'en ai encore chaud !

— Ne m'en parlez pas, mon pauvre ami ! J'en suis encore malade moi-même, murmura Mme Devoncelle, en se laissant tomber avec accablement dans un fauteuil. Maintenant, mon cher Yves, racontez-nous comment vous l'avez repêchée ?

Le jeune homme fit un geste d'insouciance.

— C'est excessivement simple, je vous assure... Quand nos camarades sont sortis du bain, je me suis aperçu que Lilette n'était plus là.

— Pourquoi ne l'avais-tu pas accompagnée ? interrogea son père, avec un brin de sévérité.

Le jeune homme rougit un peu.

— Je n'avais pas envie d'aller loin.

— Oui, enfin... grommela le docteur Le Gonnec. Passons !...

— J'ai craint qu'elle ne se soit vraiment trop éloignée... En effet, je l'ai aperçue nageant vers la pointe de Vallières. Aussitôt, je suis parti à sa recherche le plus vite que j'ai pu, car je sais que, dans ces parages, il existe des courants très dangereux et des tourbillons... Je voyais son bonnet rouge, qui tranchait sur le vert de l'eau... Heureusement, la mer était exceptionnellement calme ! Et, juste lorsque j'arrivais, je l'ai vue disparaître... couler... J'ai plongé, et j'ai eu le bonheur de la ramener. Mais pas assez vite pour qu'elle ne soit restée cependant quelques minutes sous l'eau, ce qui a provoqué ce commencement d'asphyxie.

Mme Devoncelle, les yeux humides, avait tendu spontanément les deux mains au jeune homme.

— Vous avez sauvé mon enfant !... balbutia-t-elle. Jamais... jamais... je ne l'oublierai !...

Le docteur ne dit rien. Mais il se leva.

— Je crois, chère amie, qu'après une pareille secousse, vous avez, vous-même, le plus grand besoin de repos. Nous vous laissons. Je resterai dans le hall. Si vous aviez besoin de quelque chose, vous ou Lilette...

Il laissa sa phrase en suspens. Un geste la termina.

— Merci, merci ! fit Mme Devoncelle avec chaleur. Je sais, aussi, tout ce que je vous dois... Ah ! Lilette et moi, nous avons contracté envers vous une bien grande dette de reconnaissance.

Quelques instants après une fois dans le hall, le professeur s'adressa à son fils :

— Je voudrais bien savoir... commença-t-il à brûle-pourpoint.

— Quoi donc papa ?

Le professeur Le Gonnec était connu pour sa franchise quasi brutale. Quand il avait quelque chose sur le cœur, il ne prenait pas de gants pour le dire.

Yves connaissait son père sur le bout du doigt. Aussi pressentit-il une de ces attaques de front dans lesquelles le vieux docteur excellait.

— Tout simplement pourquoi tu n'as pas accompagné Lilette dans sa promenade aquatique ?... répondit-il.

Le jeune homme respira : il craignait des questions plus embarrassantes. Mais sa tranquillité ne devait pas être de longue durée.

— Parce que, je te l'ai déjà dit, je préférais rester sur le bord avec mes amis, répondit-il.

— Et apprendre à nager à cette petite fille qui, sans vouloir médire, a des allures tout à fait déplaisantes ! termina le professeur.

Yves se rencogna. L'attaque se précisait.

— Je t'assure, papa, que tu as tort d'être aussi sévère pour elle ! fit-il. C'est une jeune fille très comme il faut.

— Vraiment ?... railla son père. En tout cas, elle n'en a guère les apparences ! Elle a une tenue !...

— A la plage, tu sais...

Le docteur Le Gonnec haussa rageusement les épaules.

— Je sais... je sais !... Sous le bon prétexte que sur la plage toutes les familiarités sont permises, la jeunesse affecte des allures... un peu... outrées. Tu vois que je suis charitable ! ajouta-t-il, ironiquement. En tout cas, reprit-il, plus sèchement, je tiens à te dire, mon garçon, que cette jeune fille me déplaît au suprême degré... Elle peut être honnête, mais elle n'en a guère l'apparence. Elle a une façon de t'accaparer...

— Elle ne m'accapare pas ! protesta-t-il.

— Si, si... Je sais ce que je dis... Tout le monde parle de vous. Elle, elle en est ravie : elle ne veut que cela. Tu ne penses tout de même pas me la donner comme fille, hein ?

Yves fit un geste :

— Je n'ai jamais eu cette idée !

— Alors, m'expliqueras-tu quel jeu tu joues avec elle ?

— C'est un flirt de plage.

— Un flirt !... Le joli mot !... Tu vas peut-être dire que je suis vieux jeu, mais ça me déplaît carrément, et je ne te l'envoie pas dire. Je ne veux pas que cette petite puisse t'accuser de l'avoir compromise. Si tu savais combien de grands serins dans ton genre ont fait le malheur de leur vie, en agissant comme tu le fais !

Le jeune homme se taisait.

— Il faut dénouer cette situation grotesque ! ajouta brusquement le professeur. L'aimes-tu ?

Yves se mit à rire.

— Ah ! mais non !

— Eh bien ! romps, et dès aujourd'hui, crois-moi. C'est un bon conseil que je te donne.

— Pourtant, regimba le jeune docteur, tu ne trouvais rien à dire, lorsque j'allais faire de grandes promenades avec Lilette, au début de notre séjour !

— Ne compare pas un spécimen de cette espèce haïssable avec cette petite Lilette ! Oui, je voyais avec plaisir, je dirais même avec joie, tes promenades avec elle, car j'espérais bien qu'un jour tu t'apercevrais de ce qu'elle vaut. A Paris, vous ne vous rencontrez qu'aux cours, aux conférences, dans les salons communs. Tandis qu'ici, il me semblait qu'on devait voir un peu plus clair en soi-même...

Yves était devenu horriblement pâle.

— De grâce, papa, tais-toi ! fit-il, d'une voix altérée.

Le vieux docteur reposa sa tasse de café et le regarda en face.

— Qu'est-ce que tu as ?... fit-il, d'une voix plus douce.

Le jeune homme avait enfoui sa figure entre ses mains.

— Diable ! diable ! grommela le professeur Le Gonnec. Allons, il y a encore de l'espoir...

Il se leva et, s'approchant de son fils, lui frappa doucement sur l'épaule.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

Yves inclina la tête. Une souffrance profonde creusait ses traits.

— Hélas !... murmura-t-il. Oui...

— Ecoute, mon petit. Je crois qu'au point où nous en sommes, le mieux serait de me débrider tout de suite cette plaie-là. Vas-y carrément : mets-y le bistouri. Ça fait un peu mal d'abord, mais on est soulagé ensuite... D'abord, pourquoi ce *hélas* ? Je suis sûr que Mme Devoncelle...

— Oui... Mme Devoncelle... Mais Lilette !

— Lilette ne t'aime pas ?...

Yves secoua la tête.

— Non, papa !

— Bah ! bah ! tu m'étonnes... Patience mon fils, nous verrons bien.

CHAPITRE VIII

LILETTE s'était éveillée, toute faible, encore brisée... Elle jeta un regard étonné sur sa chambre. Comment se trouvait-elle là ?... Elle fronça les sourcils, cherchant à rassembler ses souvenirs. Puis, soudain, la lumière se fit. Le bain... la mer chantante, caressante, attirante... Puis, la glissade au fond de l'abîme...

Par quel miracle se trouvait-elle dans son lit, maintenant ?

Evidemment, quelqu'un l'avait sauvée ! Qui ?...

Elle sentit une faim terrible gronder dans ses entrailles. Elle appela doucement :

— Maman !

Les mères ont l'oreille fine. Mme Devoncelle, à travers le mur, entendit le faible appel. Elle accourut.

— Ma Lilette ! fit-elle, folle de joie. Comment te sens-tu ?...

— Mais très bien, maman... J'ai faim, tu sais ?... Quelle heure est-il ?...

— Cinq heures et demie... Je vais te faire monter quelque chose. Le docteur Le Gonnec a dit que si tu voulais manger, tu pourrais prendre un bol de bouillon et quelques biscuits trempés dans un doigt de vin vieux.

— Il veut me faire mourir de faim, je vois ça !

— Si tu te sens vraiment bien, ce soir, tu dîneras. Je ferai monter le repas ici.

— Qui est-ce qui m'a ramenée ici, maman ?

Mme Devoncelle, qui avait sonné, se retourna.

— C'est Yves qui t'a sauvée, ma petite fille. Tu lui dois une fameuse reconnaissance, je t'assure !... Sans lui...

— C'est Yves !... s'écria la jeune fille, émue. Mais il n'était pourtant pas avec moi ?...

— Quand il s'est aperçu de ta disparition, il est parti à ta recherche. Heureusement, il est arrivé juste à l'instant où tu coulais à pic !... Tu vois, ma pauvre chérie, comme c'est dangereux de partir si loin, surtout seule !

Lilette baissa la tête. Elle se sentait horriblement coupable. Si elle était morte, que serait devenue sa pauvre maman ?... Elle l'avait oubliée, là-bas, sur la mer endormeuse... Une boule de sanglots lui montait à la gorge.

Heureusement, la bonne, portant un plateau servi, vint faire diversion.

Lilette, avec un merveilleux appétit, dévora son goûter.

— Maman, dit-elle entre deux bouchées, tu devrais peut-être aller voir si Yves est là... Je voudrais le remercier...

— Tu as raison, ma petite fille. Quand la femme de chambre reviendra chercher le plateau, je lui demanderai de faire monter Yves et le docteur Le Gonnec.

Mais le vieux professeur, seul, se trouvait aux Autans. Il monta tout de suite.

— Enfin ! enfin !... s'écria-t-il, en apercevant la jeune fille, assise sur son lit. Voilà notre rescapée ressuscitée !

Il s'approcha et tapota affectueusement une des joues qui reprenaient leur couleur rose.

— Docteur, je voulais vous remercier tout de suite des soins que vous m'avez prodigués, commença Lilette. Je regrette qu'Yves ne soit pas là... J'aurais voulu lui exprimer aussi ma reconnaissance...

— Bah ! bah ! il n'y a rien de perdu pour cela ! Comment vous trouvez-vous ?

— Très bien !

Il lui saisit le pouls, compta les pulsations.

— Encore un peu faible. Demain, il n'y paraîtra plus !

— Je ne peux pas me lever, ce soir ?

— Si vous y tenez absolument... Mais je vous conseille de rester étendue sur votre chaise longue, ma petite. Après une commotion pareille, il faut un peu de repos.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Je vous laisse, ma toute belle ! Avant dîner, je reviendrai vous voir avec Yves.

Il sortit, laissant les deux femmes en tête à tête.

Mme Devoncelle s'empressa à chercher du linge et un peignoir.

— Je vais t'aider, déclara-t-elle. Où sont tes mules ?

— Dans ma valise, maman, dans le cabinet de toilette.

La vieille dame passa à côté. Les malles, les cartons de voyage, s'empilaient dans un coin de cette petite pièce, qui séparait la chambre des deux femmes.

Soudain, elle sentit sous ses doigts une sorte de livre plat. Elle le saisit, le retira. C'était un cahier, fortement relié.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-elle. Elle l'ouvrit.

C'était le journal de Lilette.

Les quelques mots qu'elle y lut sans doute la stupéfièrent, car elle étouffa une légère exclamation de surprise. Puis, rapidement, elle entra dans sa chambre, glissa le cahier dans un tiroir et revint doucement.

— Voilà tes mules, fit-elle, en posant les chaussures légères sur la descente de lit.

Lilette se laissa glisser. La tête lui tournait un peu. Tout de même, elle se raidit.

Aidée par sa mère, elle s'enveloppa du peignoir. Puis, bien calée par des coussins,

elle s'étendit sur la chaise longue, près de la fenêtre.

— Tu verras le va-et-vient, ma chérie, fit sa mère. Cela sera plus gai !... Mais est-ce que cela ne te fatiguera pas ?

— Pas du tout, maman. Au contraire !

— Veux-tu quelques revues ?

— Je veux bien.

— Je vais me reposer un instant, moi aussi. Si tu avais besoin de quelque chose...

— Je suis vraiment très bien, ma petite maman, je t'assure ! Va t'étendre un peu.

Mme Devoncelle embrassa tendrement sa fille et sortit. Elle avait hâte de connaître le contenu du mystérieux cahier.

■

Le professeur Le Gonnec était assis près de sa fenêtre, dans son appartement, et parcourait une revue médicale, quand on frappa à la porte.

— Entrez ! cria-t-il, pensant que c'était un des domestiques de l'hôtel.

Mais sa surprise fut grande en voyant entrer Mme Devoncelle, l'air tout bouleversé.

— Qu'avez-vous, ma chère amie ?... s'écria-t-il. Lilette...

— Lilette va très bien, docteur, je vous remercie... Mais... excusez-moi...

— Voyons, asseyez-vous. Vous semblez complètement chavirée. Qu'arrive-t-il encore ?

— Ah ! docteur... je ne sais trop comment vous dire cela... Enfin, vous me pardonnerez, lorsque vous penserez que c'est une pauvre maman affolée qui est venue vous demander conseil...

— Diable !... Quel préambule !... Je vous écoute. Vous savez bien que si je puis vous être utile...

— Je sais, docteur, je sais... Vous êtes la bonté même... Voilà. Il s'agit de Lilette...

— Je m'en doutais.

— Savez-vous pourquoi elle a failli mourir, ce matin ?

— Non. Une crampe... un courant...

— Pas du tout. Une tentative de suicide...

La surprise du vieux docteur fut si forte qu'il en laissa échapper sa cigarette.

— Hein ?... s'écria-t-il, en se baissant rapidement pour la ramasser.

— C'est comme je vous le dis. Lilette veut se tuer !

— Mais, sapristi, pourquoi ?... Quelle est cette nouvelle lubie ?...

— Pourquoi ?... fit Mme Devoncelle, avec hésitation. Voilà le point névralgique de l'affaire. Au fait, lisez ça vous-même... ça vaudra mieux. Vous me direz ce que vous en pensez.

Le professeur Le Gonnec saisit le cahier et l'ouvrit à son tour.

— Un journal ! oh ! oh !... murmura-t-il. Je ne sais si je dois... C'est bien délicat, de violer ces secrets de jeune fille !

— Je vous en prie, moi, la mère ! interrompit la vieille dame.

— En ce cas...

Il s'installa et commença à son tour la lecture de ces pages où Lilette avait mis tout son cœur, tout son amour, tout son désespoir.

De temps en temps, il hochait la tête en marmottant quelque chose d'incompréhensible. Mme Devoncelle, dont le cœur battait à grands coups dans la poitrine, s'était accoudée à la fenêtre et regardait le va-et-vient de l'avenue sans le voir.

Un long moment passa. Il semblait à la pauvre femme qu'il n'aurait jamais de fin.

Enfin, le professeur Le Gonnec reposa le cahier fermé sur la table et toussota :

— Eh bien ! chère madame ?

— Eh bien ! docteur, que dites-vous de cela ?

— Je dis que j'en suis tout à fait heureux.

Elle répondit :

— Comment cela ?

— Parfaitement ! Il existe entre ces deux

enfants un malentendu stupide. Voilà un petit cahier qui va rudement arranger les choses !

— Je ne comprends pas...

— Voulez-vous me le laisser quelques heures encore ? Je vous promets d'en faire bon usage.

Elle lui saisit les mains, toute secouée d'émotion :

— Ah ! mon pauvre ami, si vous pouviez... Yves...

— Yves est un grand nigaud, qui a un bandeau sur l'œil ! Mais tranquillisez-vous ; je me charge de lui faire voir clair. Et je vous garantis qu'il me remerciera !

Elle soupira.

— Enfin, j'ai confiance en vous... Faites pour le mieux...

— Oui, oui... Maintenant, allez retrouver Lilette : inutile qu'elle se doute de quelque chose.

Il l'accompagna jusqu'à la porte.

— Et dites à Lilette que nous viendrons la voir avant dîner, sûrement ! ajouta-t-il, avec une pointe de malice.

●

Le docteur avait donné l'ordre de faire monter son fils chez lui sitôt qu'il serait de retour.

Une demi-heure après l'entretien qu'il venait d'avoir avec sa vieille amie, il entendit le pas élastique du jeune homme escalader l'escalier quatre à quatre.

Une minute plus tard, il entrait chez son père.

— Tu m'as fait demander, papa ? fit-il.

— Oui, j'avais besoin de te parler. Assieds-toi là !

Il se laissa tomber sur une chaise, en face de celle de son père. Celui-ci tendit son étui grand ouvert.

— Cigarette ?

Il en prit une lui-même, l'alluma à celle de son fils, en tira quelques bouffées, puis commença :

— Oui... La conversation que nous avons eue à déjeuner me trotte dans la tête. Je voulais la remettre un peu sur le tapis.

Yves secoua la tête.

— C'est pour ça que tu m'as fait demander ?

— Pas pour autre chose !

— En ce cas, papa, je crois que c'est bien inutile... Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire...

— Peut-être pas !... Tu sais que je vais droit au but, sans circonlocutions. Tu m'as avoué que tu aimais Lilette...

Le visage du jeune docteur se crispa.

— Papa, implora-t-il, tu ne vois donc pas que tu me fais souffrir inutilement ?

— Mon ami, je reste dans mon rôle. Un docteur fait souvent souffrir pour soulager.

— Dans mon cas, il n'y a aucun soulagement possible.

— Je ne l'envisage pas comme toi. Car, enfin, si j'ai compris, tu n'épouses pas Lilette pour deux raisons : *primo*, parce qu'elle ne t'aime pas ; *secundo*, parce que tu la soupçonnes de s'être gravement compromise avec Guy et d'aimer toujours celui-ci ?...

— C'est exact !

— Et si je t'apportais la preuve que tes soupçons sont faux et que Lilette t'aime ?

Un éclair de joie illumina les yeux sombres du jeune homme. Mais il reprit, tristement :

— Ce serait trop beau ! Mais c'est impossible...

Le professeur Le Gonnec avait saisi le cahier de la jeune fille et le tendit à son fils.

— Tiens, grand bêta ! Lis donc ça et ose me dire que celle qui a écrit ces lignes n'est pas la plus pure et la plus délicieuse des créatures !...

●

Une heure plus tard, les deux hommes frappaient à la porte de la chambre de la rescapée.

Sur le beau visage du jeune docteur, une joie immense rayonnait. Il tenait à la main le petit cahier...

Mme Devoncelle vint leur ouvrir.

Le professeur lui fit un signe d'intelligence qui parut la rassurer et s'avança vers la chaise longue où Lilette, l'air radieux, les regardait.

— Voilà votre sauveur ! fit-il, en poussant légèrement le jeune homme devant lui.

Elle lui tendit les bras, balbutiante de reconnaissance.

— Yves... mon cher Yves... combien je vous remercie !...

Sans un mot, celui-ci, suffoqué par l'émotion en retrouvant le cher visage souriant, s'était agenouillé et lui baisait les mains.

— Ce n'est pas tout ! s'écria le professeur Le Gonnec, d'une grosse voix. Lilette, vous avez contracté envers mon fils une dette...

— C'est vrai ! fit la jeune fille, d'une voix mouillée. Et toute ma vie...

— Voilà ! Nous y sommes ! continua-t-il, sur son ton volontairement bourru, afin de dissimuler son émotion. Je vous prends au mot, ma petite Lilette. Voulez-vous consacrer votre vie à votre sauveur ?

La jeune fille jeta un léger cri et le regarda, éperdue, les lèvres tremblantes.

— Que voulez-vous dire ?... s'écria-t-elle, n'osant comprendre.

— Yves va vous expliquer ça mieux que moi ! fit-il, en souriant. Venez, ma chère amie, ajouta-t-il, en se tournant vers Mme Devoncelle, qui avait les yeux humides de bonheur. Venez : on les gênerait, ces enfants !...

Ils se dirigèrent vers la porte. Avant de la refermer, le vieux docteur jeta un coup d'œil vers les jeunes gens.

Yves était toujours à genoux devant Lilette et avait appuyé sa tête sur ses genoux.

— Lilette... disait-il. Ma petite Lilette... Je vous adore !

— Mon chéri !... balbutia-t-elle, riant et pleurant à la fois.

Sur le plancher, instrument de bonheur, instrument oublié, le petit cahier avait glissé, les pages froissées...

ROBERT JEAN-BOULAN

SIMPLES CONSEILS D'UNE GRANDE STAR

[*Suite de la page 7*]

Mariée depuis quelques mois, elle vit avec son mari, Marcus Goodrich, à Beverly Hills.

Olivia est renommée, dans les studios, pour sa distinction et ses aptitudes studieuses. Elle est là soeur de Joan Fontaine. De Haviland est son nom de famille. Sa mère est récemment devenue actrice de cinéma, à Paramount. Son père était un avocat anglais. Elle est née à Tokio, au Japon.

Elle étudia chez les religieuse, dans un couvent de Californie, où elle fut diplômée. Elle raconte volontiers les lignes de pensums qu'elle eut parfois à écrire, car, avoue-t-elle, "J'étais passablement espiègle, à ce moment-là."

En 1944, elle s'en fut avec une troupe d'acteurs et d'actrices, faire du théâtre pour les troupes américaines dans les îles du Pacifique. Elle y contracta, malheureusement, une pneumonie, à Fiju, et dut, à son grand regret, écourter sa tournée.

Olivia parle français, et c'est plaisir de converser avec elle. Vous vous souvenez de "Captain Blood", avec Errol Flynn, lequel se trouvait alors à l'apogée de son succès, elle y fut très remarquée, le film obtint les suffrages de tous les auditoires. Successivement on l'a vue aux côtés de Ian Hunter, Leslie Howard, George Brent, et de plusieurs autres étoiles.

Vous vous souvenez de son magnifique rôle (Mélanie) dans "Gone With The Wind". Puis, dans "Government Girl", avec Sonny Tufts, the "Well Groomed Bride" et puis, en fin de compte, "To Each His Own" dans lequel on peut juger de l'étendue de son beau talent.

Elle m'avait déjà déclaré, comme à d'autres, d'ailleurs, qu'elle ne se marierait pas avant d'avoir atteint l'âge de 45 ans, âge où Elizabeth Barret Browning, la poétesse anglaise qu'elle admire tant, convola en justes noces. Mais, Cupidon est un malin qui fait fi des résolutions qui sont originaires du cerveau, puisque c'est au coeur même qu'il lance ses flèches.

CE QU'ON DIT, CE QU'ON FAIT

[*Suite de la page 11*]

que Suzanne Cloutier sera la vedette choisie. Je me mets immédiatement en communication avec cette dernière qui me dit qu'elle espère bien être l'élue, après le bout d'essai qu'elle doit tourner ces jours-ci, mais qu'il faut attendre le résultat. Si Suzanne est choisie, elle tournera aux côtés de Fred MacMurray.

•

DE CI DE LA

Mary Pickford et Charlie Chaplin ont commencé une campagne intense dans le but de rehausser le prestige de la United Artists. — Jack Votion, producer-chef de R.K.O., a reçu la décoration de l'Ordre de l'Empire Britannique, pour ses services distingués au cours de la dernière guerre. Columbia doit filmer prochainement "The Black Shadow", adapté du roman de Alexandre Dumas, "Black, The Story of a Dog".

AMIS D'ENFANCE

June Haver vient d'épouser son ami d'enfance, James Zito. Ils se connurent à Rhode Island, Ill., bien avant que Miss Haver décidât d'une carrière cinématographique. Depuis, elle fut courtisée par plusieurs jeunes acteurs de Hollywood. June, qui est catholique, et qui s'est mariée devant un juge de paix, à Las Vegas, désire maintenant voir son union bénie par l'Eglise catholique.

•

IL NE PREND PAS DE CHANCE...

Frank Morgan prendra part aux régates de Honolulu le 4 juillet. Il ne prend pas de chances, dit-il, et amène son médecin avec lui, pour les dix jours de réel combat. Le docteur sera membre de l'équipage.

CINQ MINUTES AVEC ANNABELLA

[*Suite de la page 12*]

elle attribue à sa naissance le grand succès qu'elle obtint dans le chef-d'oeuvre de René Clair "Quatorze Juillet".

Son père était Pierre Carpentier, directeur d'une publication hebdomadaire de Paris. Elle avait deux frères.

Après avoir commencé son éducation à Paris, elle termina ses études dans un collège en dehors de la capitale française.

"Dès son bas âge, elle eut des tendances vers le théâtre. Avec ses frères et une cousine, en vacances à la mer, leur passe-temps favori était de jouer au cinéma. Annabella était toujours l'héroïne. Elle choisit son nom de théâtre, dans un poème de Edgar Allen Poë, Annabel Lee.

Un de ses grands triomphes fut son rôle dans "La Bataille", un des plus beaux films jamais faits en France. Tour à tour elle tourna en Allemagne, avec Charles Boyer, puis en Angleterre, puis à Vienne et à Budapest.

A part son amour de la musique et de la lecture, Annabella avoue qu'elle aime les chiens, ces véritables amis de l'homme.

Elle est retenue pour un autre film, aussitôt son retour de France.

COUPON D'ABONNEMENT

Le FILM

Canada et Etats-Unis

1 an $1.00

2 ans $1.50

☐ IMPORTANT : — Indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom ....

Adresse ....

Ville .... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

Echos et nouvelles de la radio

"ET PUIS APRES ? "

Une rubrique que les auditeurs d'un peu partout connaissent déjà pour son originalité reviendra sur les ondes de Radio-Canada, chaque jour, du lundi au vendredi inclusivement, 7 h. 45 du soir. La direction, en l'inscrivant de nouveau à l'horaire, répond ainsi aux voeux de nombre d'auditeurs.

Rudel-Tessier qui avait dirigé cette émission, dont il avait pris d'ailleurs l'initiative, a de nouveau accepté à prendre part à ce jeu. On retrouvera à ses côtés, Roger Baulu, Raymond Laplante et Miville Couture.

L'émission, pour ceux qui n'en connaissent pas le genre, consiste en un colloque sur des faits historiques, sur des découvertes scientifiques, sur le mouvement artistique etc. Il va de soi que c'est un travail de recherches considérable.

Joseph Beauregard a été choisi pour la réalisation de cette émission.

•

LA 500e EMISSION DE "SUR NOS ONDES"

Ce fut un événement vraiment intéressant pour Jean Desprez et tous les habitués de son programme "Sur nos Ondes". Une rétrospective ne nous permet pas de rappeler tous ceux qui ont participé à cette émission tant ils sont nombreux: sommités du monde musical, étrangères et canadiennes, comédiens de renom, conférenciers, membres des personnels artistiques, techniques et administratifs des postes de Radio-Canada, bref, un intéressant défilé des principaux animateurs de la radio.

Jean Desprez a su rendre vivante et originale une émission qui est suivie d'ailleurs par des milliers d'auditeurs si on en juge par le courrier qu'elle reçoit chaque jour.

Ce programme porte évidemment, et c'est son principal objet, sur la publicité radiophonique. En d'autres termes, il s'agit de faire connaître la composition des divers programmes de la Société tant musicaux que dramatiques, tant littéraires qu'informateurs, le rôle joué par tous dans le méandre des opérations de chaque jour, etc.

Les lettres qu'elle reçoit sont de tous les genres. Il y en a qui suggèrent des programmes, qui s'exercent à la critique et surtout qui veulent se renseigner sur telle ou telle personnalité du monde radiophonique. Emissions du lundi au vendredi inclusivement. De 9 h. 45 à 10 h. 15 par le poste CBF. De 10 h. à 10 h. 15 par les postes CBF, CBV et CBJ et les postes affiliés.

•

RADIO CACHE-CACHE

Voici un jeu du questionnaire, qui le vendredi soir intéressera, comme distraction intellectuelle, tous les auditeurs de Radio-Canada. Cette nouvelle émission a, pour animateur, M. Louis Bourgoin, professeur à l'Ecole Polytechnique de Montréal et conférencier à Radio-Collège.



Il y a quelque deux ou trois semaines, se réunissaient dans la vieille capitale, les représentants de l'Association des Postes Privés de la Radio du Québec. Au cours de cette réunion, M. PHIL LALONDE, directeur-gérant du poste CKAC fut élu président de l'Association. On sait que M. Lalonde est l'un de nos plus brillants radiomen et que, conséquemment, sa nomination à ce poste était des plus heureuses. Phil Lalonde entra au service de CKAC en 1929 au titre d'annonceur puis, tour à tour, devint annonceur en chef, directeur des programmes, directeur adjoint, et, finalement directeur, fonction qu'il remplit depuis 1933. Bravo M. Lalonde.
Photo Famous Studio.

Un proverbe, une devise, un mot historique, un vers connu sera radiodiffusé à l'insu des trois invités d'honneur de M. Bourgoin qui, eux, devront le découvrir et l'énoncer en posant à celui-ci, au plus une vingtaine de questions. Le plus intéressant, c'est que les auditeurs connaîtront, eux, la réponse qui leur sera communiquée par l'annonceur sans que les invités, évidemment, l'entendent et par conséquent la connaissent. S'ils n'ont pas trouvé le cache-cache en question le correspondant sera proclamé gagnant et recevra un prix.

Voici un exemple des questions qui seront posées :

Honni soit qui mal y pense !...

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse...

Je répondrai par la bouche de mes canons.

Donne-lui tout de même à boire, dit dit mon père.

Qu'on envoie donc des proverbes, devises, phrases historiques, vers connus, en indiquant l'auteur et la source de sa documentation au programme *Radio Cache-Cache,* Radio-Canada, à Montréal.

Le réalisateur de cette émission est J.-Armand Plante.

•

A PROPOS DE RENSEIGNEMENTS

Le courrier que reçoit chaque jour Radio-Canada lui apporte souvent des surprises. On peut dire la même chose du service téléphonique. Pour plusieurs, les stations de Radio-Canada deviennent des bureaux de renseignements comme si c'était son objet. Les renseignements ainsi demandés portent sur les choses parfois les plus invraisemblables, de sorte qu'il n'est guère possible aux chefs de service, malgré leur bonne volonté, de répondre à tous.

Mais à côté de ces questions, il y en a d'un genre sérieux ; elles témoignent chez ceux qui les posent, du souci de s'instruire, du goût des choses artistiques. C'est ainsi que les auditeurs prieront le directeur de la discothèque de faire entendre à l'heure "des plus beaux disques" l'oeuvre d'un grand maître, comme Beethoven, comme Franck, comme Fauré, ou demandent, pour en faire un sujet d'étude, les textes d'une causerie littéraire ou scientifique.

Disons que la Radio officielle est heureuse de répondre aux demandes de ses auditeurs du moment qu'elles servent la cause de l'éducation, du moment qu'elles sont d'intérêt général, du moment qu'il s'agit d'éclairer sur les faits de l'heure.

Jean Desprez répond le matin de 9 h. 45 à 10 h. 15, du lundi au vendredi inclusivement, — *Sur Nos Ondes* — à nombre de questions qui lui sont posées quant aux artistes de Radio-Canada, quant aux programmes, enfin à tout ce qui se rattache au monde radiophonique.

Mais il vient aussi et cela heureusement en nombre infime, des lettres anonymes. On sait ce que cela veut dire. Ces lettres n'offrent aucun intérêt et sont jetées au rebut. Les téléphones anonymes ne valent pas mieux. Dans la plupart des cas il s'agit de cabale en faveur ou contre tel ou tel artiste. Heureusement, et nous le répétons, il sont en nombre infime.

Les annonceurs de CBF en pantoufles

Par
LÉOPOLD HOULÉ

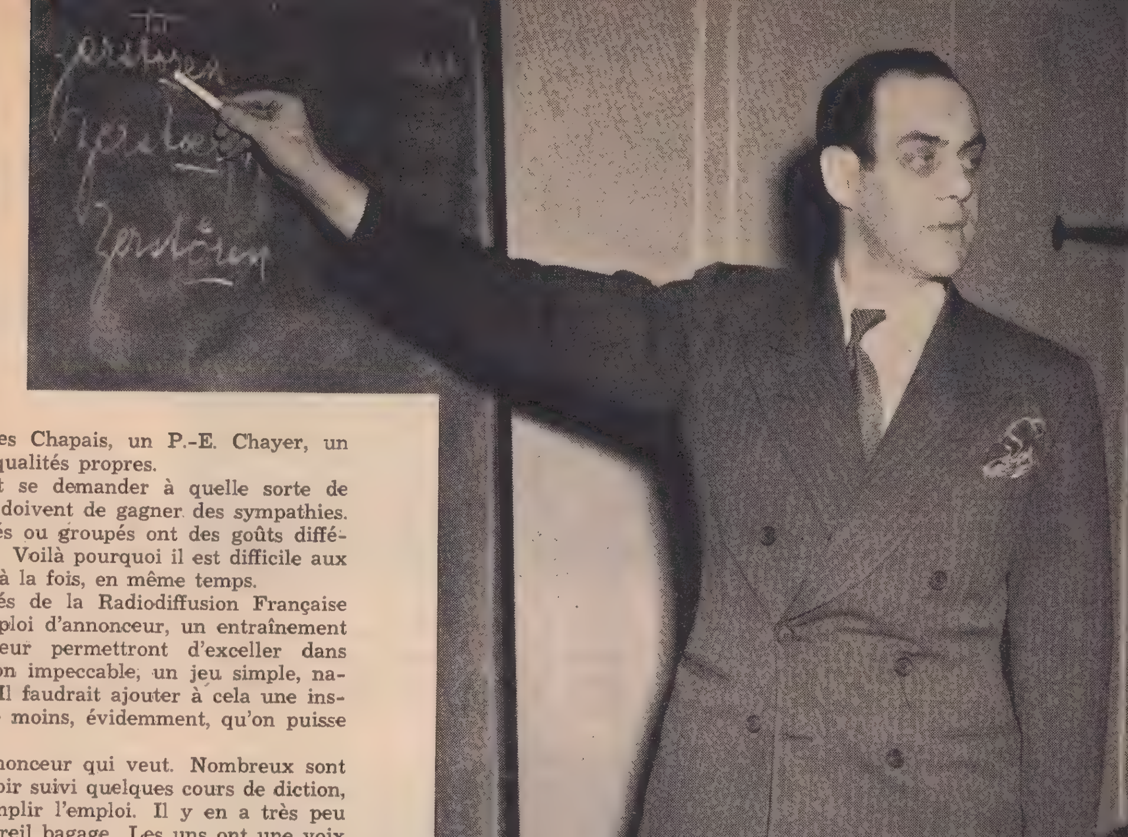


JEAN DESPREZ a organisé un concours afin de connaître, parmi les annonceurs à son programme "Sur nos Ondes", celui qui semble le plus populaire. Ce concours engageait, si l'on peut dire, la responsabilité des auditeurs. Les réponses ne se firent pas attendre. Les unes se faisaient remarquer par leur cocasserie, leur originalité, les autres par leur spontanéité. Les correspondants s'accordaient à reconnaître les mérites de chacun des annonceurs et comme il s'agissait de donner un vote, ils y allaient avec réserves.

Pour quelques-unes la voix et le style de Roger Baulu devenaient le prototype par excellence du poste où il officie. Pour d'autres, Jean-Maurice Bailly est un très aimable familier qui échappe au conventionnel, c'est le boute-en-train de l'heure. Jean-Paul Nolet n'a pas besoin de guetter la popularité ; il l'a déjà. Miville Couture caractérise un genre particulier : c'est un polyglotte et dès lors il intéresse les amateurs d'exotisme. Raymond Laplante pique lui aussi la curiosité à cause de ses reportages. René Lecavalier attire bien mieux l'attention comme speaker car il eût déjà la velléité de faire des tours de chant. Les autres, un Gérard

Photo du haut, JEAN-PAUL NOLET vient d'être prié d'autographier l'album d'une visiteuse au poste CBF. Il paraît un peu perplexe, mais n'ayons crainte, l'inspiration le servira bien pour trouver la formule galante. — Ci-contre, à gauche, ROGER BAULU consulte la feuille de service. "Que dois-je annoncer aujourd'hui ?" semble-t-il se demander. Beaucoup de choses, pouvons-nous répondre.

Ci-contre, à droite, MIVILLE COUTURE explique à ses camarades du service des annonceurs la prononciation de noms étrangers. Si la photo était parlante, on reconnaîtrait peut-être HERMAN FICKEL puisqu'il s'agit d'allemand.



Berthiaume, un Jean-Charles Chapais, un P.-E. Chayer, un Jean Morin ont aussi leurs qualités propres.

Ces annonceurs peuvent se demander à quelle sorte de public ils s'adressent. Ils se doivent de gagner des sympathies. Les auditeurs compartimentés ou groupés ont des goûts différents, parfois contradictoires. Voilà pourquoi il est difficile aux annonceurs de plaire à tous à la fois, en même temps.

On sait que les autorités de la Radiodiffusion Française exigent des candidats à l'emploi d'annonceur, un entraînement psycho-physiologique qui leur permettront d'exceller dans leur art, à savoir, une diction impeccable, un jeu simple, naturel, aisé, un ton aimable. Il faudrait ajouter à cela une instruction généralisée. C'est le moins, évidemment, qu'on puisse exiger d'eux.

Ainsi donc, n'est pas annonceur qui veut. Nombreux sont les jeunes gens qui, après avoir suivi quelques cours de diction, se croient en mesure de remplir l'emploi. Il y en a très peu qui se font admettre avec pareil bagage. Les uns ont une voix chaude et prenante mais sont incapables de lire avec intelligence et à plus forte raison d'improviser, si le cas se présente. Les autres sont intelligents, agissent avec des reflexes à démarrage facile, mais ont une mauvaise diction, une voix rauque.

En tout cas, le nombre de correspondances reçues par le publiciste de la Société Radio-Canada pour la province de Québec, qui avait été chargé de surveiller les votes, a permis de constater que les annonceurs se partagent les faveurs du grand public. On voudrait connaître ce qu'ils sont dans leur vie. Sont-ils mariés ? Aiment-ils les sports ? Leur violon d'Ingres ! Autant de questions parfois embarrassantes.

Roger Baulu joue du violon, collectionne des timbres-postes pour son fils, recueille dans les journaux les coquilles, les non-sens, etc. Miville Couture, un polyglotte, est habile à mimer et pourrait être ventriloque, car il sait changer de timbre de sa voix comme un Bergen. Raymond Laplante est un photographe amateur de talent. Jean-Maurice Bailly se créé une bibliothèque de chansonnettes françaises et il aime les sports. Jean-Paul Nolet adore les récits de voyage, s'intéresse au cinéma. René Lecavalier pratique le golf et devient, à ses heures, électricien amateur.

Pas d'inactivité ; de l'action ; du mouvement.

Ci-dessous, photo de gauche, RAYMOND LAPLANTE tape en vitesse un reportage qu'il va lire tout-à-l'heure. Incidemment, soulignons que le sympathique annonceur est un photographe amateur de talent. — Photo de droite, JEAN-MAURICE BAILLY prend quelque repos entre deux programmes qu'il annonce, et cela est bien mérité puisque notre homme est d'une activité légendaire. Pour violon d'Ingres, Jean-Maurice se créé une bibliothèque de chansonnettes françaises. Il aime aussi beaucoup le sport. *Photos R. Gariépy.*





La discothèque de Radio-Canada



Un coin du local occupé par la discothèque de la Société Radio-Canada dans le King's Hall Building, à Montréal. Ici, un ordre parfait existe, car le classement méthodique exige que tout soit confié à un système de fiches. C'est là qu'on trouve les disques de l' "Opéra de Quat' Sous" et d'une multitude d'autres programmes des plus écoutés.

LA DISCOTHÈQUE de Radio-Canada constitue, à cause de sa variété, un apport considérable, et en quelque sorte essentiel au programme diffusé sur les ondes. Un visiteur sera toujours surpris de l'ordre avec lequel a été conçue et créée cette discothèque. Il va de soi que cette tâche était strictement nécessaire, autrement, comment le directeur du programme aurait-il pu se tirer d'affaire, sans un système parfaitement établi ?

Le disque, comme on le sait, est utilisé, tantôt pour le concert, tantôt comme décor sonore pour la pièce de théâtre. Pour le concert, le choix peut être relativement facile, mais pour la pièce de théâtre, cela exige nombre d'auditions, afin que les airs concordent avec le sujet de la pièce. Ainsi on n'ira pas choisir des airs de danse pour une tragédie ; au contraire il faut recourir ici à des oeuvres graves, et suggestives.

Si on dit qu'il a fallu organiser tout un système, c'est que la discothèque des studios de Radio-Canada à Montréal, comprend des milliers d'oeuvres de toutes sortes : concerts symphoniques, opéras, musique vocale, opérettes, choeurs, etc.

Le concert donné par exemple par Radio-Canada, sous la rubrique "Les plus beaux disques", a toujours créé un très grand intérêt chez les auditeurs de la province de Québec, ainsi qu'à l'étranger. Souvent les auditeurs américains écrivent à la direction pour connaître les titres de telle ou telle oeuvre entendue à telle ou telle date. Il complimente Radio-Canada pour la qualité de ce genre de programme. Mais cette qualité ne s'obtient pas sans un travail constant, un travail de recherches, un soin assidu.

En terminant, disons qu'en plus des oeuvres musicales, la discothèque conserve la pluspart des grands reportages et des discours qui furent gravés sur la cire et qui deviennent par là un document d'une très grande valeur.

L. H.



Ci-dessus, ROGER DE VAUDREUIL, un nom bien connu pour tous les habitués du programme matinal : "L'Opéra de Quat' Sous" dont l'intention est de vous faire commencer la journée sur le bon pied tout en vous renseignant sur l'heure et la température. Nous voyons ici M. de Vaudreuil sélectionnant les disques pour l'émission du lendemain.



Ci-contre, à gauche, CARL CODERE du service de l'enregistrement sur disques. On sait que les studios de Radio-Canada sont équipés pour enregistrer sur la cire, les émissions spéciales locales et de l'étranger. Sans les secours de ce département, plus d'un réalisateur se verrait fort embarrassé, car on sait que plusieurs émissions sont préalablement enregistrées sur disques pour obvier à toutes sortes de difficultés comme le déplacement imprévu d'interprètes, etc. On comprend que ce service est confié à un expert.





Ci-dessus, Mlle MARIE BOURBEAU, directrice de la discothèque de Radio-Canada, à Montréal, suit, sur une partition, un passage d'opéra ou de symphonie. — Ci-dessous, un bruiteur, GILLES RIVEST, fait quelques recherches pour trouver le disque qui lui permettra de compléter la trame sonore d'une émission. Par le fichier, on voit que le classement est au point.

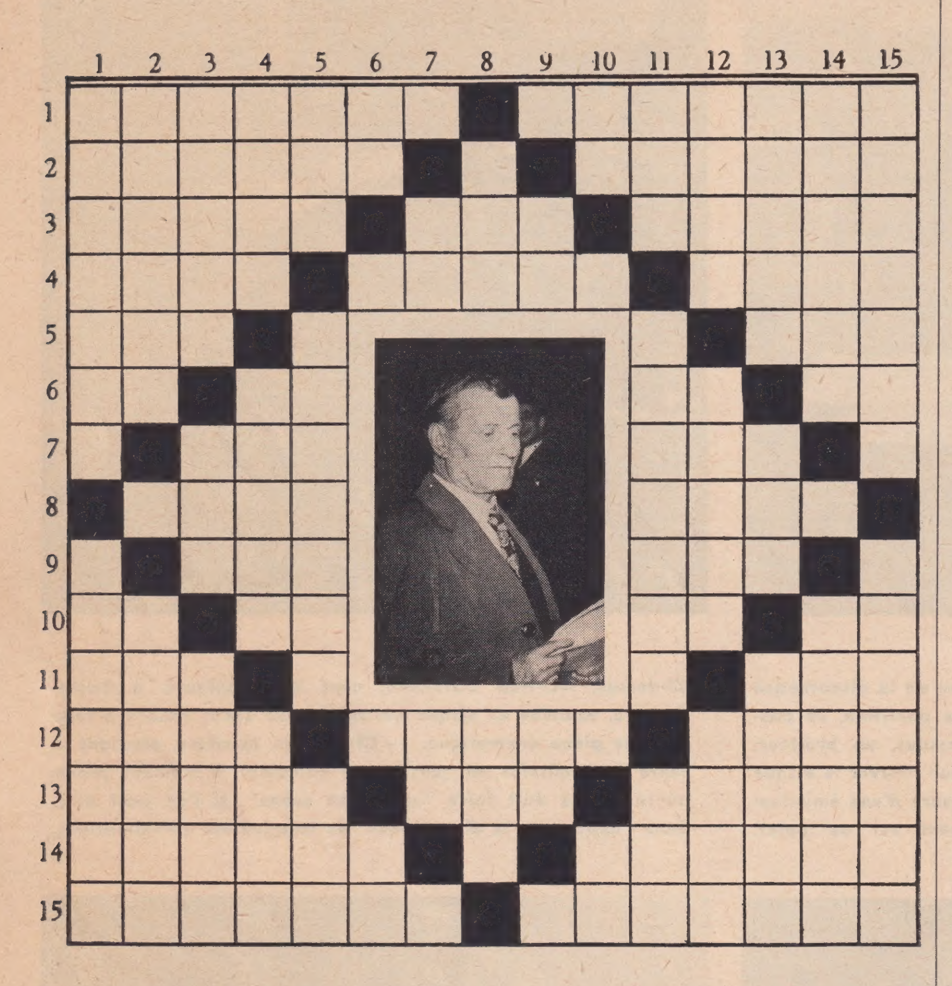
Ci-dessus, ALPHEE LOISELLE, chef des bruiteurs, à Radio-Canada, examine un disque qui servira de décor sonore à telle ou telle pièce dramatique. — Ci-dessous, le même, étudiant le texte de l'émission en question et calculant le moment précis où le disque doit faire "entrer en scène", si l'on peut dire. Sans l'apport de la discothèque, on imagine les complications.





LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT DIX-HUIT



HORIZONTALEMENT

1. Timbale de cavalerie. — Grand radeau de l'Amérique du Sud.
2. Rédiger. — Ingénues.
3. Matière grasse. — Embarrassé. — Largement ouvert.
4. Songe. — Ancien nom des potions. — Ordre prescrit des cérémonies.
5. Enlevé. — Pour la troisième fois.
6. Pronom. — Article contracté. — Marque la surprise. — Tellement.
7. Fleuve de la Suède. — Rivière de Sibérie.
8. Terminé. — Embarras.
9. Roi de Juda. — Nom de deux chaînes de montagnes.
10. En les. — Préposition. — Ile de l'Atlantique. — Symbole chimique.
11. Sans ornements. — A travers.
12. Tronc d'arbre. — Prénom de notre vedette. — Choisi.
13. Séparés. — Mammifère solipède. — Poignard des Malais.
14. Femme qui a des rentes. — Pierres qui servent à l'arasement.
15. Petite planche taillée comme une ardoise. — Idée fausse.

VERTICALEMENT

1. Mortification. — Ouverture ménagée dans un mur.
2. Qualité de ce qui est âcre. — Adoucis.
3. Percé. — Cri des charretiers. — Attentions.
4. Affectionné. — Réprimande. — Crâne.
5. Colère. — Nom de notre vedette. — Monnaie japonaise.
6. Dans la gamme. — Conjonction copulative.
7. Connu. — Qui est à moi.
8. Grosse pilule. — Rivière d'Allemagne, affl. du Danube.
9. Règle double. — Chemin de halage.
10. Année. — Marque la joie.
11. Rivière de Bavière. — Rôle de notre vedette dans "Un homme et son péché." — Eclat de voix.
12. Rivière de France. — Peuplade errante. — Abréviation de tramway.
13. Possédait. — Nom des temples japonais. — Pincée.
14. Qui ont des saillies. — Celui de Judas est resté célèbre.
15. Etoile de mer. — Démonstration d'amitié.

" LE VISITEUR "

[*Suite de la page 9*]

Sauval trouve là Clarence et le délivre. Il comprend que l'orphelin sait tout.

La Savate lance son couteau sur un méchant surveillant, Oxner. Louberger veut que Sauval moralise le gosse. Sauval se trouble. Il se confesse en partie à Louberger : il n'est qu'un avocat véreux. Louberger annonce que Sauval partira, mais il veille à conserver la légende.

Mais l'amie de Sauval a deviné sa cachette. Elle vient avec la police. Clarence involontairement livre l'avocat qui est arrêté. Louberger jure aux enfants que c'est une erreur et ceux-ci se ruent sur les policiers, délivrent leur héros. Toute la maison est arrêtée. Le commissaire pour faire parler les gosses veut leur révéler que Sauval est un criminel. Celui-ci à ces mots apparaît. Il était caché tout près. Il veut lui aussi sauver la légende. Il se livre en demandant un sursis d'une heure pour faire croire aux enfants que « l'erreur » est réparée et qu'il va partir libre. Le commissaire accepte. Quand Sauval, l'heure passée, rejoint la voiture cellulaire, seul Clarence sait la vérité. L'orphelinat garde la légende du grand et bon Sauval, héros des jeunes imaginations.

A TOUT SEIGNEUR . . .

James Mason, le "vilain homme" du cinéma anglais dont toutes les activités, où il va, sont des nouvelles de premier plan, vient de signer un contrat, à New-York, pour "King's Carnival", d'après le roman de Daphné du Maurier. Alexander Korda sera le producer. Ce qui ajoute à l'intérêt de ce contrat entre le grand producteur de films et l'étoile anglaise, c'est que ce dernier a dicté lui-même ses conditions : A savoir que, Mason reçoit 10% du bénéfice net du film, plus une avance de $250,000. Si le filmage ne commence pas avant décembre prochain, le contrat se trouve annulé. Mais l'étoile britannique ne doit pas rendre l'avance reçue. Voilà des conditions royales ou je ne m'y connais guère. Le film sera produit ici ou à Londres. Il n'y a pas d'impossibilité que Korda vende le tout à une compagnie de Hollywood, scénario et étoile.

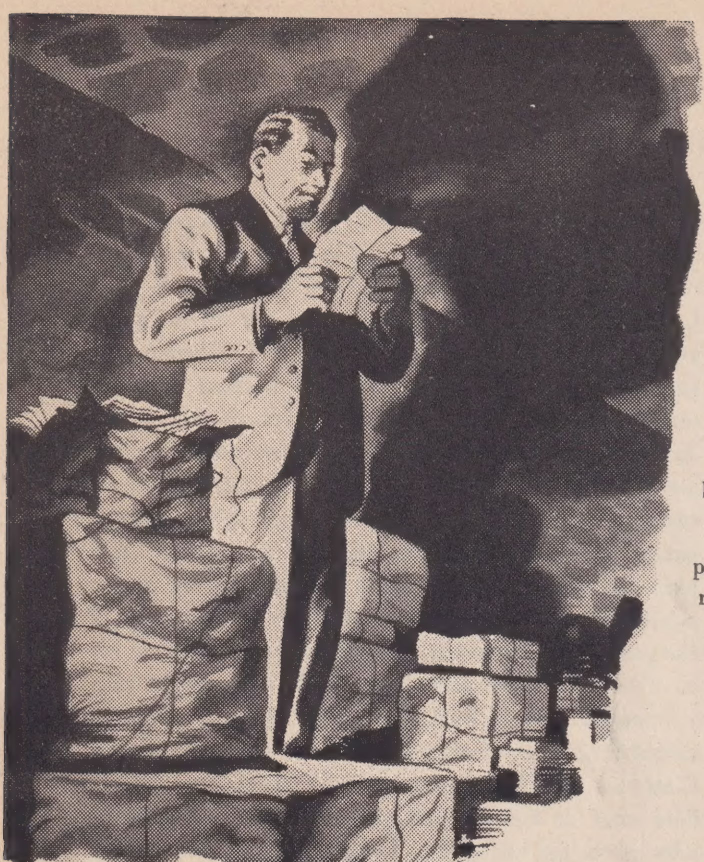
C	O	C	O	T	T	E	■	R	E	C	O	L	T	E
A	M	A	D	O	U	■	D	■	D	E	S	E	R	T
B	E	N	E	T	■	M	A	N	■	S	E	R	A	O
O	S	E	S	■	C	A	L	E	B	■	R	O	B	I
U	S	E	■	D			SOLUTION			T	■	T	E	L
R	A	■	S	E			DE NOTRE			R	U	■	S	E
G	■	S	I	R			PROBLEME			O	R	D	■	S
■	M	I	L	O			DE MOTS			U	N	I	R	■
F	■	S	O	U			CROISES			P	E	U	■	C
U	R	■	E	T			DU MOIS			E	S	■	P	U
N	A	B	■	E			DERNIER			S	■	C	A	I
E	G	A	L	■	D	A	C	I	E	■	A	L	Y	S
S	O	T	I	E	■	B	A	L	■	C	R	E	E	S
T	U	T	E	U	R	■	S	■	P	R	E	N	N	E
E	T	E	R	N	E	L	■	D	O	U	C	E	T	S

LA MARCHE...

Tête nue, robe fraîche et légère, sac en bandoulière, Janis Carter semble bien décidée à faire une longue randonnée, non pas en automobile, mais bien à pied. La chose n'est-elle pas recommandée par les médecins et spécialistes en traitement de beauté ? Chemin faisant, elle respirera les parfums qui tournent dans les jardins regaillardis par la rosée et les chauds rayons du soleil. On obliquera un tantinet vers une rue commerciale où les vitrines des grands magasins offrent toujours de jolies choses à la vue et, qui sait, peut-être aussi rencontrera-t-on par hasard une figure amie avec laquelle on s'entretiendra de mille et un propos agréables comme l'air matinal qu'on respire. Si la fatigue se manifeste hâtivement, les bancs d'un square ou d'un parc fleuri sont toujours là, tout exprès pour y remédier. Après quoi, les talons légers recommenceront à résonner résolument sur le ciment ou le bitume. C'est ainsi qu'il est possible par un clair matin de l'été neuf de trouver une charmante évasion dans la ville même qui nous est si familière et que l'on peut si facilement métamorphoser par le seul caprice d'un état d'âme heureux. Voilà bien les réflexions que nous suggère Janis Carter protographiée ici en quittant son cottage, à Hollywood, paradis des artistes du cinéma.



AGREABLE EVASION



E-Z. MASSICOTTE

Il a tiré de l'obscurité trois siècles d'histoire!

En novembre 1911, M. E.-Z. Massicotte fut chargé d'inventorier et classifier toutes les archives judiciaires du district de Montréal conservées depuis 1642. Partie de ces documents était entassée dans un corridor long de 300 pieds, au sous-sol de l'ancien palais de justice, à Montréal.

Grâce à 35 ans de labeur, M. Massicotte a réussi à compiler et à faire classifier des documents qui constituent une mine inépuisable de renseignements précis sur les origines et la vie des premiers habitants de la région de Montréal. Aujourd'hui, ce gigantesque travail est presque complété.

Au cours de ses recherches, M. Massicotte a mis à jour des centaines de documents d'une valeur inestimable ... tels que le testament de Jeanne Mance, les contrats de concessions faits par Chomedey de Maisonneuve et un acte de reddition signé par George Washington.



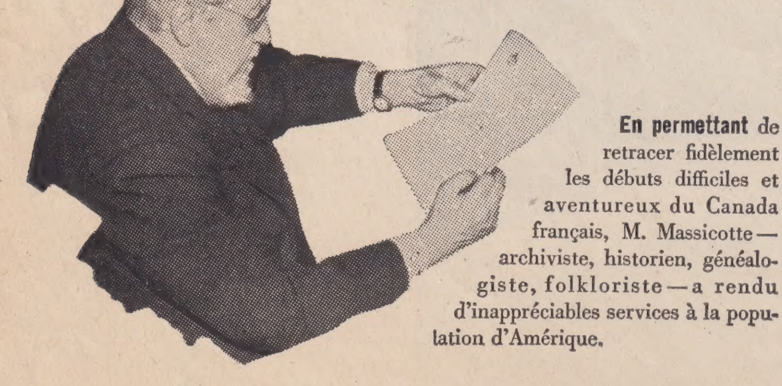
Dès l'enfance, E.-Z. Massicotte commença à s'intéresser à l'histoire de Ville-Marie en visitant avec son père les édifices du passé. Devenu journaliste, il s'occupa de recherches historiques, puis de généalogie, de folklore et d'art héraldique.



C'est M. Massicotte, qui, en 1924, eut l'idée d'instituer la parade annuelle de la St-Jean-Baptiste. Pendant 21 ans, il choisit chaque année le thème de la parade et, avec l'artiste J.-B. Lagacé, il prépara d'innombrables "chars allégoriques".



Devenu membre de la Société Royale du Canada en 1920, il reçut en 1936 la médaille de la Société Historique de Montréal pour ses travaux sur l'histoire de Montréal, et, en 1939, la médaille Tyrrell pour l'ensemble de ses travaux historiques.



En permettant de retracer fidèlement les débuts difficiles et aventureux du Canada français, M. Massicotte — archiviste, historien, généalogiste, folkloriste — a rendu d'inappréciables services à la population d'Amérique.